

286 Rivgr. can., N° 4

LE DERNIER MARÉCHAL DE CAMP

DÉS DERNIÈRES TROUPES FRANÇAISES DE LA NOUVELLE-FRANCE

LE

CHEVALIER DE LÉVIS

PAR

M. GEORGES DOUBLET

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE FOIX

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.



Extrait de la REVUE DES PYRÉNÉES,

T. VI et VII, 1894-95.

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

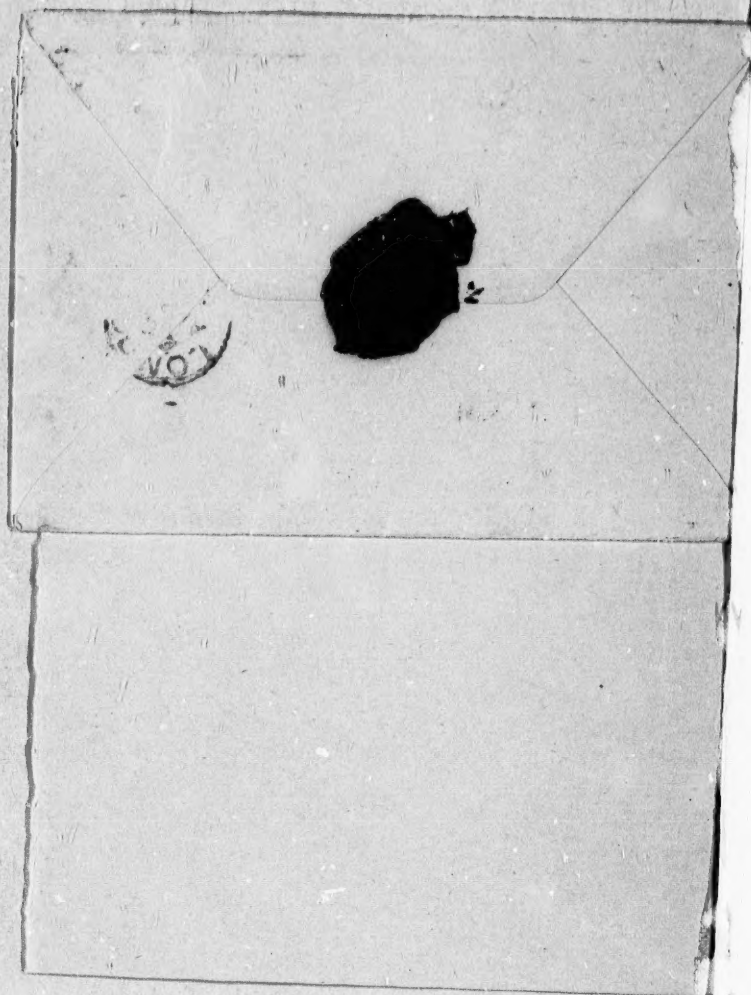
RUE DES TOURNEURS, 45

1895





4



C

Extra

IM

à Monsieur l'abbé Casgrain
hommage respectueux
Foix. 27.4.1894
Georges Doublet

LE DERNIER MARÉCHAL DE CAMP
DES DERNIÈRES TROUPES FRANÇAISES DE LA NOUVELLE-FRANCE

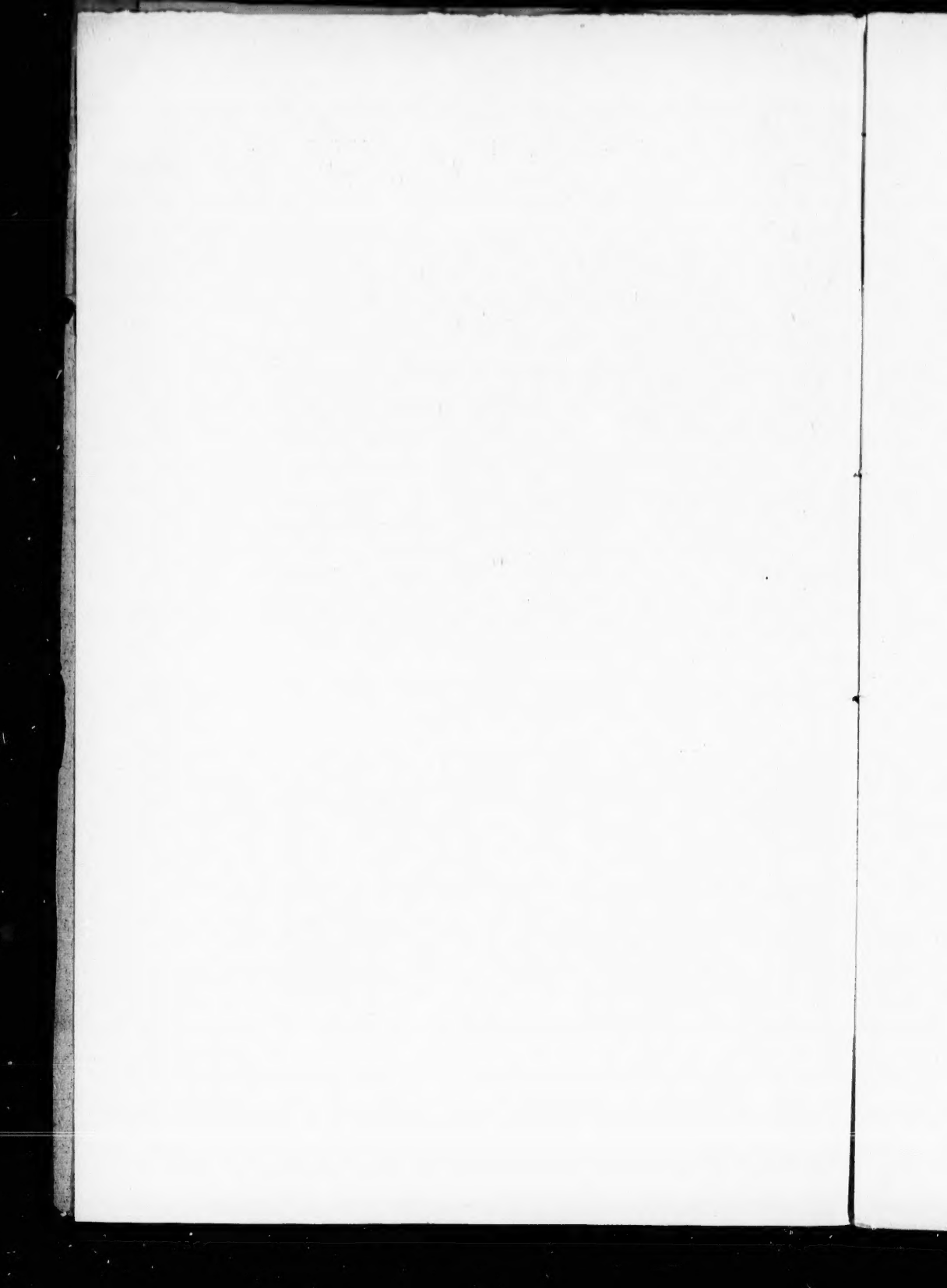
LE
CHEVALIER DE LÉVIS

PAR
M. GEORGES DOUBLET
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE FOIX

Extrait de la REVUE DES PYRÉNÉES. — TOME VI. — 1894

TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
RU. DES TOURNEURS, 45

1894



ILLUSTRATIONS PYRENEENNES

LE DERNIER MARÉCHAL DE CAMP

DES DERNIÈRES TROUPES FRANÇAISES DE LA NOUVELLE-FRANCE,

LE CHEVALIER DE LÉVIS

Ce que fut la perte de la Nouvelle-France, l'incurie du gouvernement de Versailles pour nos possessions d'Amérique, l'indifférence de Louis XV, de M^{me} de Pompadour, des ministres, de l'opinion publique, chacun le sait. On connaît ce traité de Paris qui, en 1763, céda pour toujours aux Anglais le Canada & tout notre domaine continental de là-bas, qui rompit tout à fait l'équilibre entre la France & l'Angleterre. On a entendu parler de la fâcheuse rivalité entre le dernier de nos gouverneurs-généraux, Rigaud, marquis de Vaudreuil, né au Canada même, & l'avant-dernier commandant en chef de nos troupes de terre, le marquis de Montcalm de Saint-Véran. Toutes les phrases dédaigneuses de Voltaire au sujet de *ces arpents de neige*, de *ce pays d'ours & de castors*, de *ces guerres funestes pour quelques territoires vers le Canada*, on les a lues.

Grâce à son caractère chevaleresque & à sa belle mort, Montcalm est célèbre. S'il mérite de l'être, il convient aussi que son nom ne devienne pas préjudiciable à la mémoire d'un autre homme de guerre français, jusque-là moins communément connu. Nous voulons parler de celui qui fut son lieutenant durant trois années & demie, puis son successeur, qui

commanda durant les derniers mois de notre occupation les dernières troupes françaises du Canada, & que des circonstances toutes particulières ont, il y a quelques années, rappelé ou plutôt révélé aux historiens de la France & du Canada : le chevalier de Lévis.

Michelet ne le mentionne pas; de même M. Elisée Reclus. Henri Martin le nomme trois fois, mais brièvement¹. Quelques articles biographiques, d'ailleurs très courts, lui avaient été consacrés : l'un des moins mauvais est celui de la *Biographie universelle* Michaud², fait d'après les souvenirs du fils du chevalier. Le patriotisme des Franco-Canadiens de la province de Québec a dernièrement permis de connaître son rôle au Canada : il est superflu de rappeler que, comparés à leurs compatriotes anglais, les Franco-Canadiens les dépassent par les œuvres historiques & littéraires³.

En 1888, M. le comte Raymond de Nicolay, allié à la famille de Montcalm & légataire universel du dernier des ducs de Lévis, qui était son oncle, offrit à la province de Québec une copie authentique des manuscrits du maréchal de Lévis, dernier général des troupes françaises au Canada, dont il était devenu possesseur. Le premier ministre, le très honorable Honoré Mercier, accepta ce don avec empressement. La province de Québec se chargea d'éditer, dans une publication intégrale & textuelle, « ces Mémoires & ces magnifiques Lettres ignorés jusque-là. » L'Assemblée législative remercia officiellement pour « ce don vraiment princier & digne du petit-fils du héros de Sainte-Foye. » Il y en avait onze volumes. M. l'abbé Casgrain, professeur à l'Université Laval⁴, à

1. Tome XV, édit. Furne-Jouvet, pp. 552 & suivantes.

2. Tome XXIV. Il est d'Hippolyte de Laporte.

3. Reclus, *Géogr. univ.*, XV, p. 502.

4. L'Université Laval est ainsi nommée du premier évêque de Québec, qui appartenait à la famille de Montmorency-Laval. Ce prélat, célèbre d'ailleurs par sa piété & ce qu'il fit pour les sauvages, fonda en 1663 le séminaire. Elisée Reclus dit que cette Université de Québec est une école de sciences, un véritable musée avec des œuvres du Tintoret, de Puget, de Rubens; il ajoute que la bibliothèque en est des plus riches ainsi que le cabinet minéralogique. (XV, p. 554.)

Québec, lauréat de l'Académie française, docteur ès lettres, a surveillé l'impression de ce qu'il appelle, dans la dédicace à l'honorable Gagnon, secrétaire provincial, « la plus riche collection de manuscrits qui existe au monde sur la période la plus intéressante de l'histoire canadienne, celle qui comprend les dernières années de la domination française. » La copie en avait été faite sous la direction de M. Léon Lecestre, archiviste aux archives nationales de France. Je dois à l'extrême obligeance de M. Pasquier, archiviste de l'Ariège, la communication de cinq volumes grand in-8^o, ainsi que de l'ouvrage de M. l'abbé Casgrain, *Montcalm & Lévis*², dont le véritable titre serait plutôt, à mon avis, *la Guerre du Canada de 1756 à 1760 d'après les documents récemment publiés*³.

Voici les volumes que j'ai consultés pour la présente étude, & les abréviations que j'adopte pour les désigner :

Lévis, *Journal*. — Journal des campagnes du chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada. Montréal, Beauchemin & fils, 1889, 340 pages.

Lévis, *Lettres*. — Lettres du chevalier de Lévis, etc... Montréal, Beauchemin & fils, 1889, 473 pages.

Bourlamaque. — Lettres de M. de Bourlamaque au chevalier de Lévis. Québec, Demers & frères, 1891, 367 pages. [A

1. Les ouvrages sont enregistrés, conformément à la loi du Parlement du Canada, par le gouvernement de la province de Québec, en 1889, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa. [Ces volumes ont été envoyés par le gouvernement canadien aux Archives de l'Ariège, en hommage au pays dont Lévis était originaire.]

2. Deux tomes in-8^o. Québec, Demers & frère, 1891. Il dit que le livre de M. Parkman, *Montcalm and Wolfe*, est utile pour la connaissance des détails, mais place trop dans l'ombre Lévis (I, p. 192, note 1). — En appendice au tome II sont publiées des lettres d'un lieutenant français de l'armée, retrouvées par M. Pasquier à Foix même & communiquées par lui à M. Casgrain.

3. M. Casgrain dit qu'il a utilisé, outre les documents que je cite plus bas : 1^o le journal & la correspondance de Bougainville, jusque-là inédits; 2^o les archives du séminaire, de l'archevêché, des communautés religieuses de Québec; 3^o les journaux de deux de nos officiers du dix-huitième siècle, publiés l'un en 1887 (Desandrouins, du génie), l'autre en 1890 (Malartic), etc.

partir de la p. 125, c'est la correspondance de Montcalm avec Bourlamaque, transcrite par M. Parkman pour M. l'abbé Casgrain; puis, de la p. 350, celle de divers.] Versailles. — Lettres de la cour de Versailles au baron de Dieskau, au marquis de Montcalm & au chevalier de Lévis. Québec, Demers & frère, 1890, 250 pages. [Surtout le livre second de ce tome, depuis la p. 189].

Lettres & pièces. — Lettres & pièces militaires (instructions, ordres, mémoires, plans de campagne & de défense, de 1756 à 1760). Québec, Demers & frère, 1891, 367 pages. [Surtout le livre premier de ce tome, & dans le livre second, qui contient la correspondance des généraux anglais, les nos XXI & suiv, pp. 259 & suiv.]

Les manuscrits, dont M. de Nicolay avait envoyé la copie, comprenaient encore six autres volumes : j'ignore s'ils ont été imprimés. C'étaient : 1^o le Journal de Montcalm, mis en ordre par Lévis; 2^o les Lettres de Montcalm à Lévis (154); 3^o les Lettres de Vaudreuil à Lévis (128); 4^o les Lettres de Bigot à Lévis (77); 5^o celles de divers particuliers à Lévis (112), & 6^o des relations & journaux de différentes expéditions de 1755 à 1760¹.

En outre, j'ai eu entre les mains le tome I^{er} d'*Extraits des Archives* de nos ministères de la marine & de la guerre, publiés aussi sous la direction de M. l'abbé Casgrain. Ce volume contient la correspondance générale des gouverneurs-généraux Duquesne & Vaudreuil². M. Casgrain n'annonce pas moins de onze volumes d'extraits de même provenance. « La province de Québec aura ainsi élevé un monument historique qui n'a pas son pareil en Amérique », dit-il³ dans la dédicace

1. Ces volumes n'ont pas été envoyés aux Archives départementales de l'Ariège.

2. Québec, Demers & frère, 1890, 310 pages. Mais toutes les pièces qu'il contient appartiennent à 1755; je n'ai pas eu à en profiter. Je ne sais si le tome II a paru.

3. Voir ce que dit Reclus sur le clergé canadien qui aime à célébrer la France « du grand siècle, & qui arborerait volontiers le drapeau blanc fleurdelisé, celui que déployaient les métis français, lorsqu'ils s'insurgèrent dans le Manitoba. » *Géogr. univ.*, XV, p. 503.

à l'honorable Mercier, premier ministre d'alors. J'ignore si ces autres volumes ont paru.

Tels sont les documents sur lesquels nous avons travaillé. Les plus importants nous semblent être le *Journal* de Lévis & ses *Lettres*, ainsi que l'ouvrage général de l'érudit professeur à l'Université Laval sur la guerre franco-anglaise de 1756 à 1760.

La maison de Lévis se distingue par un assez grand nombre de gloires militaires qu'il serait superflu de rappeler ici¹. Il suffit de citer, dans la branche aînée, Philippe de Lévis qui, au douzième siècle, accompagne Philippe-Auguste à la troisième croisade; son fils, Guy I^{er}, qui est le meilleur lieutenant de Simon de Montfort, combat les hérétiques albigeois, reçoit dans la vallée de l'Hers & de ses affluents les terres de Mirepoix, de Lérans, de La Garde & de Montségur²; plus tard, au dix-huitième siècle, Gaston de Lévis, marquis de Mirepoix, qui se bat sous Maurice de Saxe devant Prague, sous Broglie en Bohême, sous Conti à l'armée d'Italie, devient duc à brevet & maréchal de France. C'est avec ce personnage, dont nous aurons à parler incidemment, que s'éteignit en 1757 la branche aînée de Lévis. Dans la branche cadette de Lautrec³ & dans celle de Florensac⁴, on trouverait aisément de brillants hommes de guerre.

Le chevalier de Lévis, dont nous nous proposons d'étudier le rôle au Canada, n'occupe pas la dernière place au milieu des illustrations militaires de sa famille. Jeune encore, il eut sous les yeux l'exemple de son cousin Gaston, le marquis de Mirepoix, dont nous venons de parler. Il le vit se signaler devant Prague par la manière dont il escalada les remparts; notre

1. Sur celles-ci, voir notamment l'excellent ouvrage de M. l'abbé Duclos, *Hist. des Ariégeois*, II, p. 289; note 6, & plutôt encore le *Dictionnaire* de Moréri, article Lévis.

2. Il était maréchal de l'armée de Simon de Montfort. Ce titre fut changé au seizième siècle, & devint celui de « Maréchal de la Foi » que la famille de Lévis a gardé.

3. Elle venait du premier fils de Philippe I^{er} de Lévis, quatrième enfant de Guy III.

4. Elle venait du second fils de Philippe I^{er}.

chevalier songera plus tard à gravir ceux de Québec. Il vit le marquis conduire la campagne du Var; il dirigera ensuite la dernière partie de la guerre du Canada. Lorsque le marquis, devenu maréchal & duc, mourut en 1757¹, son jeune cousin, le chevalier, se battait au Canada sous les ordres de Montcalm. Le testament du maréchal-duc fit passer la terre de Mirepoix, que la branche aînée avait jusque-là possédée², à la branche des Lévis-Léran, qui est encore représentée de nos jours³. Celle-ci l'était alors par Louis de Lévis, marquis de Léran⁴. Les Lévis-Léran prirent en conséquence du testament le titre de marquis de Mirepoix. C'est de cette branche, jusque-là cadette, qu'était sorti le rameau d'Ajac⁵, auquel appartenait le chevalier, depuis marquis, de Lévis, celui que nous proposons de suivre durant la campagne du Canada.

François-Gaston, d'abord chevalier & depuis marquis de Lévis (1720-1787), était le second fils du baron d'Ajac, issu de la branche cadette de Lévis-Léran; sa mère était de la famille de Maguelonne. A quinze ans, il est lieutenant au régiment de la marine & se distingue à la bataille de Clausen (1735); à dix-sept, capitaine. A vingt-sept, aide-major à l'armée d'Italie, il a un cheval tué sous lui & est blessé à la tête d'un coup

1. Brave gentilhomme, homme d'honneur & de la probité la plus exacte, de la plus grande valeur, peu courtisan, fort bon ami, fort exact à ses devoirs », disent les *Mémoires* du duc Charles-Philippe de Luynes à l'occasion de sa mort.

2. Elle sortait de Jean II, fils aîné de Jean I^{er} (arrière-petit-fils de celui qui fut appelé depuis le premier « Maréchal de la Foi »), & de Constance, fille du comte de Foix Roger-Bernard III.

3. Elle sortait de Gaston, second fils de Jean I^{er} & de Constance de Foix.

4. Lévis, *Journal*. Notice historique, p. 24. Montcalm parle, dans une lettre datée du 28 mars 1758, du « comte de Lévis-Léran qui, à Plaisance, avait jeté son habit pour mieux courir. » (Bourlamaque, p. 217.) Il s'agit de la bataille où, en 1746, le maréchal-marquis de Maillebois & l'infant don Philippe furent battus par le feld-maréchal de Lichtenstein. Le comte de Lévis, marquis de Léran, fut colonel du régiment de la marine & lieutenant général du Bourbonnais.

5. Ajac est aujourd'hui une commune du canton & de l'arrondissement de Limoux (Aude).

de feu ¹. A vingt-huit, colonel & chevalier de Saint-Louis. Il avait fait les campagnes du Rhin, d'Autriche, de Bohême, d'Allemagne, d'Italie; il s'était signalé à Prague, où son parent, le marquis de Mirepoix, alors maréchal de camp, avait, avec Chevert, escaladé les remparts (novembre 1741) & où il avait été lui-même blessé à la cuisse d'un éclat de bombe ²; à Dettingen, où Noailles fut battu par les Anglo-Autrichiens (1743); à Montalban, où le marquis de Mirepoix, alors lieutenant général, & lui désarmèrent à eux seuls tout un bataillon piémontais; à Nice, Valence, Casal, Villefranche, Vintimille ³.

A trente-six ans, Lévis est désigné par le comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, pour suivre Montcalm au Canada. Sa nièce, la fille de son frère, épousera plus tard le fils aîné du marquis. Le grand-oncle de la femme de Montcalm avait été sous Louis XIV intendant de la Nouvelle-France. Quant à Lévis, deux membres d'une branche, éteinte depuis 1717, de sa famille ⁴, y avaient été vice-rois. Henri de Lévis, duc de Ventadour & prince de Maubuisson, dont la mère était la sœur du duc de Montmorency qui fut décapité à Toulouse ⁵, avait été vice-roi du Canada sous Louis XIII; puis, durant une partie de la minorité de Louis XIV, son frère François-Christophe de Lévis, duc de Damville. C'est le nom de ces deux frères qui fut donné à la pointe élevée de la rive droite du Saint-Laurent, en face Québec, là où sont aujourd'hui les villages de Lévis & de Saint-Joseph-de-Lévis ⁶.

Le jeune colonel de Lévis fut fait par Louis XV brigadier avant son départ de France. Au Canada même, il recevra le grade de maréchal de camp & peu après son retour celui de

1. Je suis de près Casgrain, I, p. 33.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.* Montcalm y était colonel d'infanterie; il fut blessé de cinq coups de sabre & fait prisonnier à Plaisance. Echangé, devenu brigadier, il fut encore blessé à l'affaire du col de l'Assiette, où périt le comte de Belle-Isle.

4. La branche ducale de La Voûte-Ventadour, issue du troisième frère de Jean I^{er}.

5. Henri de Lévis se fit plus tard chanoine de l'église de Paris.

6. Voir Reclus, XV, pp. 550 & 557 (vue prise pendant l'hiver).

lieutenant général. C'est alors qu'il se maria & deviendra gouverneur de l'Artois. Lorsque le chevalier, devenu marquis, de Lévis mourut en 1787¹, Louis XVI l'avait fait maréchal de France (1783) & duc héréditaire (1784). Sa femme fut guillotinée en 1794². Leur fils appartient à l'Académie française sous la Restauration, par ordonnance, y occupa le fauteuil qu'avaient eu précédemment Condorcet & Rœderer, & fut pair de France. Leur petit-fils fut chef de bataillon à la campagne d'Espagne en 1823 & en 1828 colonel du 54^e de ligne à l'expédition de Morée, duc de Ventadour depuis 1820, duc de Lévis depuis 1830, conseiller intime du comte de Chambord, & mourut en 1863 sans postérité. La sœur du dernier duc de Lévis avait épousé le marquis de Nicolay, acheva l'éducation de la duchesse de Parme & mourut en 1848. C'est ainsi que le comte Raymond de Nicolay est devenu, il y a une trentaine d'années, le légataire universel de son oncle, le dernier duc de Lévis, & notamment le possesseur des précieux manuscrits du maréchal de Lévis, dernier général des troupes françaises au Canada, manuscrits dont il offrit à la province de Québec une copie, d'autant plus volontiers sans doute qu'il est en même temps cousin du marquis de Montcalm.

Lévis a donc été, de 1756 à 59, le second de Montcalm, puis, de 59 à 60, le dernier commandant en chef des dernières troupes françaises de terre. En tête du volume II de son ouvrage, *Montcalm & Lévis*, M. l'abbé Casgrain a fait reproduire son portrait d'après une photographie de celui que possède M. de Nicolay. Le chevalier est alors maréchal & duc. Il est vu de trois quarts, coiffé d'une perruque poudrée, vêtu de brassards & d'une cuirasse que barre le cordon moiré bleu du Saint-Esprit; sur le côté gauche de la cuirasse est fixé le ruban rouge avec la croix de Saint-Louis. A droite & en haut du tableau, les armoiries du maréchal³. Rien de la physionomie un peu pou-

1. Cette même année mourut aussi un de ses parents, M^{gr} Gaston de Lévis-Léran, évêque de Pamiers depuis 1741.

2. Une de ses parentes, M^{me} de Lévis-Mirepoix, abbesse de Montargis, put fuir lors de la Révolution & se réfugier en Angleterre.

3. D'or à trois chevrons de sable; en sautoir, derrière l'écu, les deux bâtons semés de fleurs de lis d'or; manteau & couronne ducale.

pine que donne à l'autre maréchal-duc, — le mari de la célèbre Mme de Mirepoix dont nous avons déjà parlé plus haut & qui avait protégé le chevalier de Lévis, — la gravure d'un portrait reproduit au tome II de l'*Histoire des Ariégeois* de M. l'abbé Duclos.

Examiner le rôle du chevalier de Lévis surtout d'après son *Journal*, — son caractère principalement d'après ses *Lettres*, — son opinion sur les ressources qu'offrait la colonie, Canadiens & sauvages, — son jugement sur l'abandon où elle fut livrée par la métropole, — enfin la manière dont il a été jugé par ses supérieurs ou ses subordonnés, dont il est apprécié par les Canadiens-Français : telles seront les cinq parties de l'étude où nous voudrions mettre en lumière une illustration pyrénéenne, un personnage resté jusqu'ici, semble-t-il, un peu trop dans l'ombre, le dernier maréchal de camp qui ait commandé nos dernières troupes de la Nouvelle-France.

I. — LÉVIS ET SON RÔLE D'APRÈS SON *Journal* *de campagne*.

Lorsque Louis XV envoie en 1756 des renforts au Canada¹, la situation y est déjà mauvaise. Le commandant en chef, baron saxon qui servait chez nous à titre étranger, M. de Dieskau, a été blessé & fait prisonnier; le commandant en second, chevalier de Rostaing, tué. Ils ont pour successeurs le marquis de Montcalm, maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, & le chevalier de Lévis, brigadier, colonel réformé à la suite du régiment de la marine, chevalier de Saint-Louis. Le troisième officier supérieur de ces renforts de 3,000 hommes² était le colonel de Bourlamaque, qui venait de recevoir la croix de

1. La colonie? Deux lisières de paroisses échelonnées le long du Saint-Laurent. Le gouverneur-général en était alors Rigaud, marquis de Vaudreuil-Cavagnal, dont le père l'avait été de 1703 à 1725. Il était convenu que Montcalm lui était subordonné *en tout*, bien que commandant en chef les troupes de terre.

2. Montcalm emmenait les deuxièmes bataillons des régiments de la Sarre et de Royal-Roussillon.

Saint-Louis. Le premier aide de camp de Montcalm était Bougainville, capitaine réformé à la suite du régiment de dragons d'Apchon¹.

Malgré une escadre anglaise qui croise devant Brest, Lévis en part le 6 avril sur la frégate *la Sauvage*. Il est escorté par le vaisseau *l'Illustre*; Montcalm est parti le 2 sur *la Licorne*, avec le vaisseau *le Héros*. Bourlamaque doit partir ensuite sur *la Sirène*, avec le vaisseau *le Léopard*. Lévis arrive à Québec le 31 mai seulement, ayant été malade pendant toute la traversée. Montcalm était arrivé dix-huit jours auparavant. Montcalm est parti depuis neuf jours pour Montréal où était le gouverneur-général; le commandant en second va l'y rejoindre, arrive le 15 juin, & repart avec lui pour le camp de Carillon² le 27. Ce que devait être leur travail au Canada, Montcalm l'écrivait à sa belle-mère une semaine après son arrivée, & il est probable qu'il le dit de même à Lévis : « Les soldats conviennent que les fatigues de Bohême n'approchent pas de celles de ces détachements... de l'incommodité de marcher en raquettes & de conduire ses vivres sur une traîne comme les Canadiens. »

Lévis fait aussitôt sa première reconnaissance dans la forêt voisine de Carillon³. Le 16 juillet, il reste à la tête de l'armée; Montcalm retourne à Montréal où venait d'arriver l'intendant Bigot. Le 17, il conduit les troupes au lac Saint-Sacrement, à la pointe sud duquel Dieskau avait été blessé & pris en septembre 1755. Ses différents mouvements, ses positions en avant tiennent les Anglais dans l'incertitude, ce qui

1. C'est le célèbre navigateur, très recommandé alors par M^{me} de Pompadour.

2. Bourlamaque est envoyé à Frontenac, avec Guyenne & La Sarre; Béarn, à Niagara; Languedoc et La Reine, à Carillon, puis Royal-Roussillon. Carillon s'appelait encore Ticonderoga : ces noms tenaient à la chute bruyante des eaux qui coulent du lac Saint-Sacrement (que les Anglais nommaient lac George) dans le lac Champlain.

3. Il y a aujourd'hui, dans le Dominion du Canada, un village de Carillon, entre Ottawa et Montréal : ce n'est pas l'endroit dont nous parlons. Le territoire de Carillon, où Montcalm & Lévis se sont battus, fait maintenant partie des Etats-Unis.

hâte, semble-t-il, la capitulation de Chouaguen ¹. Dès que Lévis l'apprend, le 14 septembre 1756², il fait chanter le *Te Deum* à l'occasion de ce succès remporté sur le bord du lac Ontario, dans un endroit que couvraient trois forts dont il a ensuite levé les plans : sur la rive droite de la petite rivière le fort Ontario, sur la rive gauche le vieux Chouaguen, plus loin, à gauche, le fort George ³. Les premiers ordres de bataille de Lévis, resté à Carillon, avaient été aussi loués par Montcalm ⁴. Le 25 octobre, Lévis, qui est au camp de Carillon, a la joie d'y apprendre que le maréchal de Richelieu — « le fat jeune homme de cinquante-cinq ans » (Michelet) — avait abordé à Minorque, près Port-Mahon, investi le fort Saint-Philippe dont les Anglais avaient fait comme un petit Gibraltar. On cherche en vain dans son *Journal* la mention de la victoire remportée par le marquis de La Galissonnière sur Byng. Et pourtant le vainqueur avait été gouverneur de la colonie.

En novembre, le froid pique. Le 6, il neige : « les sauvages craignent qu'on ne reconnaisse leurs traces. » Le 11, il neige plus fort : « Les découvertes ne peuvent sortir ⁵. » Lévis quitte Carillon avec les hommes de Royal-Roussillon & de Languedoc le 12, garnit de troupes le fort de Carillon & le fort Saint-Frédéric, replie les postes du lac Saint-Sacrement. « Le lac Champlain était extraordinairement agité, les bords en étaient déjà pris par les glaces, les chemins détestables; nous avons presque tous fait des chutes, avec de la neige & de

1. Lévis, *Journal*, p. 65; *Lettres*, p. 81. C'est ce que les Anglais appellent Oswego. — 14 août 1756.

2. Officiellement, il l'avait apprise indirectement, dès le 27 août, par le commandant du fort Saint-Frédéric.

3. Le colonel anglais Mercer y fut coupé en deux par un boulet; Bourlamaque, blessé d'une balle à la tête.

4. C'est contre ses ordres que deux officiers vont à la chasse aux canards & sont tués. (Lévis, *Lettres*, p. 86.) Montcalm vient l'y rejoindre le 10 septembre.

5. De même Lévis, *Lettres*, p. 110. « La terre était déjà couverte d'un pied de neige. » C'est le terrible hiver dont parle une des lettres du chevalier de Jaubert, retrouvées à Foix par M. Pasquier & communiquées par lui à M. Casgrain : « Nous avons eu huit pieds de neige », écrit-il à sa famille.

la pluie continuellement. » Il passe l'hiver à Montréal, où sont Vaudreuil & Montcalm, jusqu'à la fin de l'année, & aussi à Québec, où sont Bigot & Bougainville.



En juillet 1757, on se décide à marcher contre le fort William-Henry¹, qui commandait l'extrémité sud du lac Saint-Sacrement & qui avait failli être enlevé, durant l'hiver même, par le frère du gouverneur-général². Le 7 juillet, Lévis est à Carillon où il remplace Bourlamaque, & achève d'organiser le camp; le 18, Montcalm l'y rejoint; le 29, on se met en route. Lévis, qui commande l'avant-garde, suit la rive ouest du lac & part le premier. « Le bois est assez beau, mais il y a plusieurs petits marais, » ce qui rappelle les péripéties où Fenimore Cooper fait passer les filles du commandant du fort William-Henry, Cora Munro & sa sœur Alice, le major anglais Duncan Heyward, le ridicule psalmodiste David la Gamme, les Hurons, alliés des Français, qui les persécutent, & leurs trois protecteurs, Chingachgook « *le Grand-Serpent*, » Uncas « *le Cerf-Agile*, » & Nathaniel, le chasseur blanc, surnommé « *Œil-de-Faucon* » par les Delawares & « *la Longue-Carabine* » par les Iroquois ses ennemis. Le 9 août 1757, le fort capitule³. Le 3 au soir, Montcalm avait sommé Munro de se rendre : il avait refusé. « Ce qui l'engagea à capituler », dit Lévis⁴, « fut une lettre que M. de Montcalm lui envoya du général Webb, commandant du fort anglais Lydius⁵, dans laquelle il lui mandait qu'il faisait assembler les milices pour marcher à lui; que cependant, s'il était trop pressé pour attendre le secours, il tâchât d'avoir une composition honorable.

1. Les Anglais l'appelaient aussi fort George.

2. Bourlamaque était parti dès mai pour Carillon.

3. Lévis en a laissé le plan d'attaque. Le colonel écossais Munro, qui figure dans *le Dernier des Mohicans*, y peste contre « la maudite politesse de la nation française & les façons jésuitiques de Montcalm. »

4. *Journal*, p. 100.

5. Ou Édouard.

Cette lettre fut trouvée sur un courrier du général Webb, qui fut pris par un de nos partis que M. le chevalier de Lévis avait envoyé à la découverte. » Voilà l'épisode de Cooper, Œil-de-Faucon pris par les Français & renvoyé par Montcalm à Munro, puis l'entrevue du major Heyward & de Montcalm, de qui le romancier américain décrit « l'observance scrupuleuse des formes de la politesse, les traits gracieux & prévenants, l'air noble & martial, les manières évasives. » Quant à la conférence de Montcalm & de Munro, où celui-ci reçoit communication de la lettre de Webb, pure invention de Cooper. Lévis nous apprend dans son *Journal* que c'est le commandant anglais qui demanda, le matin du 9, à capituler; qu'il envoya le lieutenant-colonel Young à Montcalm; que celui-ci lui envoya en échange son aide de camp Bougainville & convoqua les chefs de nos sauvages. Lorsque Bougainville occupe le fort, Lévis demeure chargé de masquer les chemins d'Orange, par où pouvaient venir des secours anglais. Il s'était antérieurement signalé par les mouvements hardis de son avant-garde. L'auteur anonyme du *Journal tenu à l'armée*, qui a dû être l'un des principaux officiers de nos troupes, dit que Montcalm eût abandonné le siège de ce fort « dès l'instant même qu'il l'eut entrepris, s'il n'avait été ramené par la fermeté de M. le chevalier de Lévis ». »

Lors de l'horrible massacre que l'on sait, & que la plume de Cooper a injustement & démesurément grossi², Lévis fit l'impossible pour sauver quelques Anglais des mains des sauvages, & s'étonna de la « pusillanimité des vaincus. » La garnison était sortie avec les honneurs de la guerre « & une pièce de

1. Casgrain, II, p. 472.

2. Les Anglais doivent avoir cessé de traiter en complice des Indiens le marquis de Montcalm. Que sa gloire ait été « déjà ternie par une scène horrible » — (laquelle?) — & qu'il ait été « peu scrupuleux sur le choix des moyens », le *Journal* de Lévis le dément & contredit le récit partial de Cooper. La seconde des lettres du chevalier de Jaubert, retrouvées à Foix par M. Pasquier, n'en dit rien. Cet officier trouve simplement que « nos sauvages sont pires que des pirates & inventent toutes les cruautés imaginables pour faire souffrir, » & il ajoute : « Le cœur me soulève toutes les fois que j'y pense. »

canon par distinction. » Le 18, Lévis resta chargé du déblai de l'artillerie & de l'armée, puis le fort fut rasé. Le 29, Montcalm partit pour Montréal. En septembre, Vaudreuil envoya Lévis à Montréal pour y remplacer Montcalm, qui allait à Québec.



L'hiver de 1757-1758 amène une horrible disette. Montcalm revient de Québec en février 1758. Fin juin on marche au secours de Carillon, qui avait été menacé durant la mauvaise saison par les Anglais¹. Montcalm s'y retranche; Lévis fait une diversion des troupes ennemies, &, la veille de l'attaque, « on eut beaucoup de satisfaction de voir M. le chevalier arriver avec son détachement². » Montcalm ne dédaignait point les citations classiques; il comparait cette arrivée de son brigadier à ce qui se passa « lorsque Q. Cicéron fut bloqué par un essaim de Gaulois. » Lévis à lui seul valait une armée, dit à ce propos l'enthousiaste historien de la guerre du Canada³. Lord Howe avait été tué d'une balle dans la poitrine; Abercromby essaya vainement de le venger. Le 8 juillet a lieu l'attaque de Carillon⁴, — « Carillon, nom vénéré des Canadiens, souvenir de leurs glorieuses luttes & d'une de leurs dernières & de leurs plus brillantes victoires⁵. » Lévis commande la droite des troupes⁶; le soir, il fait charger les Canadiens & décide de la victoire. Il avait eu « plusieurs coups de fusil dans ses habits et dans son chapeau⁷; » l'ennemi lâche pied. Le surlendemain, Lévis gagne le lac Saint-Sacrement & y fait « repêcher bon nombre de quarts de farine que les Anglais avaient jetés dans l'eau. »

1. Déjà on savait Louisbourg investi par eux.

2. Lévis, *Journal*, p. 135; *Lettres*, p. 186.

3. Casgrain, I, p. 405.

4. Lévis en a laissé le plan.

5. Gailly de Taurines, *La Nation canadienne*. Paris, Plon, 1894, p. 271, à propos d'une poésie d'un littérateur canadien contemporain.

6. Montcalm, le centre; Bourlamaque, la gauche, où il fut blessé dangereusement.

7. Lévis, *Journal*, p. 140; *Lettres*, p. 197. Déjà en août 1756, il s'était foulé le poignet dans une marche. *Lettres*, p. 66.

Mais alors, & tandis que l'animosité éclate entre Vaudreuil & Montcalm, & que celui-ci demande son rappel, des déserteurs de l'armée ennemie apprennent que Louisbourg, la citadelle qui passait jusque-là pour un formidable ouvrage de la France dans l'île du Cap-Breton, — mais déjà prise par l'Angleterre en juin 1745, — vient d'être conquise le 26 juillet, détruite de fond en comble par Wolfe¹, puis que le fort Frontenac, « nos barques, nos munitions² », viennent de tomber aux mains des ennemis le 27 août. Un de nos officiers écrit alors : *Finis novæ Franciæ* ; mais ce n'est pas Lévis. Vaudreuil & Montcalm paraissent se réconcilier. Le gouverneur appelle le général à Montréal & le 7 septembre Lévis reste chargé du commandement de l'armée. Montcalm revient auprès de son lieutenant le 16. Le 18 octobre, Lévis inspecte le fort Frédéric ; le 4 novembre, il part avec Montcalm pour Montréal.

Ainsi, en 1758, l'Angleterre tient par Louisbourg l'entrée du golfe du Saint-Laurent, par le fort Frontenac la sortie des grands lacs, deux points vulnérables du Canada ; nous n'avons plus que le fort Saint-Frédéric & par lui la tête du lac Champlain. Le retour est pénible. « On eut à souffrir par un coup de vent qui dispersa tous les bateaux dont plusieurs furent en danger de périr ; celui où était M. le chevalier de Lévis courut de grands risques. Le froid fut excessif ; des rivières furent arrêtées par les glaces, des bateaux & leurs équipages abandonnés, des soldats noyés ; d'autres moururent de froid, d'autres eurent les pieds & les mains gelés³. A la fin de décembre Montcalm va à Québec ; Lévis reste à Montréal chargé de la

1. Il sera tué plus tard devant Québec. Louisbourg n'a jamais été relevée.

2. Les Anglais le font sauter ensuite. « L'entrepôt de toutes les fournitures destinées aux postes de l'ouest était plein de marchandises, de vivres, de munitions. » (Casgrain, II, p. 515.) Aujourd'hui c'est Kingston, un des centres de commerce les plus actifs, à l'est du lac Ontario.

3. Lévis, *Journal*, p. 160. Montcalm écrit aussi à sa femme dans ces termes : « Le chevalier de Lévis a couru personnellement quelque risque. »

police des troupes de ce gouvernement. L'année 1758 ne s'était pas terminée sans qu'un nouveau fort français eût disparu, & cela au confluent des rivières qui forment l'Ohio. Le fort Duquesne¹, une première fois sauvé d'un coup de main par la vigilance de nos sauvages, est menacé par une armée considérable. L'officier français juge que sa place ne peut résister longtemps, l'évacue, la fait sauter et brûler².

*
*
*

1759 commence mal. Des sauvages annoncent que les Anglais ont l'intention d'attaquer Québec, en même temps que Montréal & Carillon. L'Angleterre tenait les trois portes par où elle pouvait pénétrer au Canada : Louisbourg, l'emplacement de l'ancien fort Duquesne, celui de l'ancien fort Frontenac. « Nos petits forts de Carillon & de Niagara, abandonnés à eux-mêmes, ne pouvaient arrêter que quelques jours les masses ennemies qui allaient s'y porter³. » Quant à Québec, Lévis déclare dans son *Journal* que l'on avait « totalement négligé » cette partie de la colonie, compté sur les secours de la France pour la soutenir. On se flattait même que les Anglais n'entreprendraient rien de ce côté, « vu la difficulté de la navigation sur le Saint-Laurent⁴. »

En mai, Bougainville, qui rentre de France⁵, avertit que les Anglais vont attaquer partout avec de très grandes forces : « Il n'arrive que peu de secours pour nous⁶. » On cherche à

1. Aujourd'hui Pittsburg, dans les Etats-Unis (Pensylvanie). C'est là que le général anglais Braddock avait été tué en 1755, lors de l'expédition où il avait pour lieutenant Washington.

2. Bougainville part le 3 novembre de Montréal, le 12 de Québec, va en France, s'y laisse flatter & bernier. Il y apprend la promotion de Lévis, décidée à la fin d'octobre 1758.

3. Casgrain, I, p. 563.

4. Lévis, *Journal*, p. 175

5. Dans son *Journal*, Lévis ne dit point (ce que nous apprennent ses *Lettres*) qu'il reçut alors la nomination tant désirée, celle de maréchal de camp.

6. Le capitaine Canon, célèbre corsaire de Dunkerque, amena des munitions, trois cent vingt-six recrues, des vivres pour trois mois.

se soutenir à Québec. Lévis y arrive à la fin du mois; Montcalm & Vaudreuil y étaient depuis quelques jours ¹. D'accord avec le nouveau lieutenant général, le nouveau maréchal de camp met la ville en état de défense. On fait des brûlots, des cajeux, une batterie flottante avec dix à douze pièces, une petite flotte de chaloupes à une pièce; sur terre on dispose des redoutes & des batteries. Le 16 juin, les premières voiles anglaises sont en vue; le 30, les ennemis commencent à débarquer à la Pointe-de-Lévis, qui porte, nous l'avons dit plus haut, le nom de deux vice-rois français du dix-septième siècle. Dès le 16 juillet, leur tir incendie quelques maisons de Québec; le 22, la cathédrale brûle. Le 31, chaude affaire: Lévis, qui s'y conduit bravement, note le soir qu'il est étonnant que, sous le feu de soixante & dix pièces de canon, mortiers & obusiers, pendant six heures, les Français n'aient pas perdu plus de monde. « Les troupes & les Canadiens y ont montré beaucoup de fermeté ². »

Le 9 août, « dans le critique de ces circonstances, on donne un peu à la bonne fortune. M. le chevalier part de Québec avec huit cents hommes, muni d'un ordre de M. le marquis de Vaudreuil, pour commander en chef sur les frontières du gouvernement de Montréal. » Il quitte Montcalm qu'il ne reverra plus. Le 14, il est à Montréal même, reconnaît que l'extrême disette oblige de « tirer sur la récolte qui n'était pas même coupée », encourage tout le monde à aider nos soldats à ce travail, y compris les femmes, les religieuses, les prêtres. Du côté des rapides qui sont dans le Saint-Laurent, à la sortie du lac Ontario, il presse la construction d'un nouveau fort dans l'île « nommée précédemment *l'Isle Orakouintone*, nom sauvage que les sauvages avaient donné à M. le chevalier ³ » : ce fut le fort Lévis. Après une petite expédition dans l'intérieur, il rentre à Montréal le 5 septembre.

1. On fortifie l'Île-aux-Noix, au sud du fort Saint-Jean, sur les conseils de Lévis. (Casgrain, II, p. 51.)

2. De même Lévis, *Lettres*, p. 233.

3. Lévis, *Journal*, p. 205. C'est le 27 août 1759 qu'il en décide la construction. L'île a-t-elle changé de nom? Je ne vois rien qui la concerne dans ce qu'Elisée Reclus dit de l'archipel des *Thousand Islands*.

Tout va de mal en pis. Le 25 juillet, le fort Niagara, construit non loin des célèbres chutes du fleuve qui s'écoule du lac Érié dans le lac Ontario, se rend avec les honneurs de la guerre; le 26, celui de Carillon se fait sauter; le 31, celui de Saint-Frédéric. Le 15 septembre, Lévis reçoit à Montréal un courrier de Vaudreuil qui lui faisait part de la bataille d'Abraham donnée le 13, perdue par nous, & où avaient été tués Montcalm & Wolfe¹. Le gouverneur-général lui mande que « cette malheureuse affaire l'oblige d'abandonner Québec. » Vaudreuil se retirait derrière la rivière de Jacques Cartier & priait Lévis de l'y rejoindre. Le maréchal de camp savait de son côté qu'il lui revenait l'honneur de prendre la tête de nos troupes de terre & de remplacer le glorieux mort de Québec.

Ici le chevalier intercale dans son *Journal* un récit de la partie du siège de Québec à laquelle il n'a pas assisté; il montre Montcalm, « qui marchait à la tête des troupes, blessé de deux coups de feu, dont un mortel, & emporté à la ville où il mourut le lendemain. » Le 17, Lévis rejoint l'armée, exhorte Vaudreuil à tout hasarder pour empêcher la prise de Québec, « &, au pis-aller, en faire sortir tout le monde & détruire la ville². » Vaudreuil approuve; on marche au secours de Québec. Dans la nuit du 19, on apprend d'abord que le commandant de la place est en pourparlers pour capituler, puis que la ville s'est rendue. Suit le texte de la capitulation demandée par M. de Ramezay, lieutenant de roi à Québec, consentie par Townshend, général anglais.

Québec est donc tombée³, coûtant Wolfe aux assiégeants & Montcalm aux Français. Les Anglais proposent une trêve pour l'hiver. « Il n'est pas douteux que, sans la ferme obstination où fut toujours M. le chevalier de Lévis contre cette proposition, on l'aurait acceptée⁴. » Même attitude énergique en novembre. Des négociants de Québec sollicitaient la permission de passer avec des navires français; Vaudreuil consentait.

1. Aujourd'hui une colonne y est élevée en souvenir.

2. Cf. Lévis, *Lettres*, p. 241.

3. Déjà occupée par les Anglais un instant en 1629.

4. Lévis, *Journal*, p. 223.

« M. le chevalier ¹ représenta qu'il n'était pas décent de compromettre ainsi des bâtiments armés que les Anglais désarmaient sûrement en passant; qu'on ne devait pas approuver que des sujets du roi traitassent avec les ennemis... Il n'est pas douteux que, sans les fermes représentations que fit M. le Chevalier, on aurait été rançonné à Québec pour tous les navires qui étaient en rivière ². »

*
* *

Parfois aussi Lévis rêve l'impossible : par exemple, tenir un gros détachement « de sauvages coureurs de bois » pendant tout l'hiver pour battre les environs de Québec & inquiéter l'Anglais, puis (février 1760) d'attaquer la ville de vive force. Les vivres manquent pour tout cela ³.

Le 20 avril 1760, Lévis & Bourlamaque se mettent en route. Le fleuve était encore plein de glaces; l'armée se tire à grand'peine des marais. « Les ponts s'étant rompus, les soldats passaient dans l'eau; les ouvriers avaient peine à les réparer dans l'obscurité; sans les éclairs d'un orage, on eût été forcé de s'arrêter ⁴. »

Le 28 avril, Lévis battit les Anglais près de Québec, à Sainte-Foye. Une colonne, comme dans la plaine d'Abraham où Montcalm fut vaincu & tué, s'élève aujourd'hui en souvenir dans cet endroit où le chevalier remporta la dernière victoire des armées françaises. On nous permettra d'insister un peu sur ce fait de guerre, en mémoire duquel les Franco-Canadiens de nos jours appellent volontiers Lévis « le héros

1. Il était à Montréal.

2. Lévis, *Journal*, pp. 230 & suiv.

3. Lévis, *Lettres*, pp. 275 & suiv. Voici un document qu'il communique à ses commandants de bataillons. Pas de marmites, de capotes, de fusils & d'épées (pour les officiers du moins), de ceinturons, de culottes, de caleçons, de gibernes, très peu de tentes, &c., & une demi-livre de savon par homme; « c'est tout ce que l'on peut faire. » Défense aux soldats, sous peine des verges, de vendre rien des effets « tels vieux qu'ils soient. »

4. Cf. Lévis, *Lettres*, p. 292.

de Sainte-Foye. » Il avait avec lui, à l'aile droite, un bataillon de Royal-Roussillon & un de Guyenne, au centre deux de Berry & deux des troupes détachées de la marine, à l'aile gauche un de Béarn & un de la Sarre. A l'aile droite, il disposait de trois pièces « à la Suédoise. » Sa réserve, qui s'appuyait aux premières maisons du village de Sainte-Foye, comprenait un bataillon de La Reine, un de Languedoc, & un corps de cent quatre-vingts Canadiens à cheval¹. « Le prodige de la campagne de 1760, l'éclatante revanche du 28 avril² », l'audace qui mit en présence des Anglais une poignée d'hommes armés de trois cent douze boulets, de 200,000 livres de poudre, de fusils de chasse munis de couteaux en guise de baïonnettes : voilà ce que M. Casgrain a mis en lumière. Si le malheur n'avait voulu qu'un de nos sergents d'artillerie fût entraîné sur une banquise de glace & qu'il révélât aux Anglais la marche de Lévis, Murray était surpris. Toute la garnison de Québec fut néanmoins battue; ses vingt-deux canons ou obusiers furent pris par les troupes françaises; notre droite enfonça la gauche anglaise; pas un soldat anglais ne put être rallié par les officiers³. Le soir du 28 avril, la plaine de Sainte-Foye offrait un spectacle horrible à voir : mares de sang sur la terre gelée, neige rougie dans les plis du terrain⁴. Malartic était blessé à la poitrine; Bourlamaque avait eu une partie du gras de la jambe emportée par un boulet de canon; Lévis, qui ne s'était pas ménagé, n'avait pas reçu une blessure⁵.

Aussitôt le chevalier assiège Québec; mais notre artillerie était de mauvaise espèce, « composée de pièces de fer dont plusieurs crevèrent⁶. » Le 17 mai, il faut que le vainqueur de

1. D'après la légende que Lévis a laissée.

2. Casgrain, II, p. 333.

3. Casgrain, II, p. 355, d'ap. Johnstone.

4. *Ibid.*, p. 357.

5. Pourtant c'est lui-même qui avait fait reculer son armée le matin « sous le feu du canon & de la mousqueterie »; qui ensuite avait traversé « de la droite à la gauche entre les deux armées, ordonnant en passant à ses brigades de charger. » Nous reparlerons plus bas de cette glorieuse affaire.

6. « Si notre faible artillerie pouvait ouvrir le mur de Québec, je

Sainte-Foye consente à battre en retraite ; le 29, il est à Montréal. En août, le 27, le fort de l'Île-aux-Noix est évacué par Bougainville, le fort Saint-Jean est presque aussitôt abandonné & brûlé par lui ; le 26, le Fort-Lévis avait été pris par les Anglais. Le 6 septembre on est en pourparlers au sujet de la capitulation de Montréal : les Anglais imposent un article humiliant, en refusant les honneurs de la guerre. Lévis, au nom de ses troupes, demande à Vaudreuil de rompre toutes négociations, sans dissimuler que Montréal est « très mauvaise, hors d'état de soutenir un siège, » mais à l'abri d'un coup de main. Lévis tient à se battre, dans l'île Sainte-Hélène¹, « quoique avec des forces extrêmement disproportionnées & peu d'espoir de réussir. » Pour toute réponse, Vaudreuil lui ordonne de faire mettre bas les armes aux troupes. Lévis brise son épée & fait brûler les drapeaux. Nos troupes se mettent sur la place en présence d'un détachement anglais ; Lévis donne ses instructions à chaque commandant des bataillons que les vainqueurs vont embarquer. Le 14, il envoie Bougainville à Québec pour disposer l'embarquement des troupes sous la surveillance du vice-amiral anglais ; le 17, il part pour Québec avec Bourlamaque. Les instructions du chevalier se terminent par ces mots : « Chacun me doit la justice de croire que j'ai fait jusqu'à ce jour tout ce qui a dépendu de moi. Arrivé à la cour, je ferai valoir la façon distinguée avec laquelle les troupes ont servi ; je serai leur avocat. » Le 18 octobre 1760 Lévis partit de Québec sur la flûte *la Marie*, fut battu par la tempête & séparé de Vaudreuil qui était sur le navire *l'Aventure*². Après avoir perdu son mât d'artimon, la flûte de Lévis arriva à La Rochelle le 26 novembre. Lévis fut à Paris le 6 décembre. La capitulation conclue entre Vaudreuil & Amherst avait des avantages pour les Canadiens.

vous assure que j'y grimperais le premier. » (*Ibid.*, p. 295). De même, *ibid.*, p. 304 : la poudre est éventée, « il faut se soumettre aux décrets de la Providence », écrit-il à Vaudreuil.

1. A 600 mètres de Montréal, petite île à qui avait été donné le nom de la femme de Champlain : ce fut le dernier point occupé par les Français.

2. Bourlamaque était resté à Québec.

« Elle a été notre sauvegarde, écrit M. l'abbé Casgrain, & le pays en conserve un souvenir reconnaissant au dernier des gouverneurs français¹ », Canadien d'origine. Elle obligeait la garnison française, qui avait défendu Montréal, à mettre bas les armes, à ne pas servir durant la guerre. L'article XI laissait Vaudreuil, Lévis & les principaux officiers « maîtres de leurs maisons » & libres de s'embarquer « dès que les vaisseaux du roi seraient prêts à faire voile pour l'Europe. » L'article XIV mettait deux navires à leur disposition, leur permettait l'emport des papiers personnels, équipages, bagages, non celui des cartes & plans de ce qui avait été la Nouvelle-France.

*
* *

Le 17 février 1761, Lévis écrit à William Pitt, alors ministre, & le prie d'obtenir de George III qu'il puisse *personnellement* servir, afin de ne perdre point « les grâces qu'il pourrait plaire au Roi mon maître de m'accorder : ce ne serait qu'un particulier que Sa Majesté Britannique priverait de la suite de sa fortune². » Il sollicite la même faveur pour Bourlamaque. Il fait valoir les politesses qu'ils ont eues pour les prisonniers anglais, les risques qu'ils ont courus à les arracher parfois aux mains des sauvages affidés à la France.

En 1761, Louis XV, par une promotion spéciale, créa Lévis lieutenant général. George III, sur sa demande, répara autant que possible l'affront d'Amherst³. Le 10 mars 1761, le général vicomte Ligonier lui écrivait que Sa Majesté Britannique l'autorisait à servir durant la fin de la guerre, mais en Europe : « Si le Roi excepte l'Amérique, c'est votre faute, vous y avez servi avec trop de distinction⁴. » Le 24, Pitt le félicitait de cette autorisation : « C'est avec bien du regret que j'ai été dans l'impossibilité de vous faire réponse plus tôt, m'étant trouvé alité par un sérieux accès de goutte⁵. »

1. Casgrain, II, p. 405.

2. Lévis, *Lettres*, p. 395.

3. Casgrain, II, p. 407.

4. *Lettres & pièces*, p. 170.

5. *Ibid.*, p. 271.

Quels avaient été les appointements du chevalier de Lévis durant cette campagne du Canada? Au départ, il avait 1,500 livres par mois¹, 500 de plus que Bourlamaque, environ 580 de moins que Montcalm. En 1757, Lévis reçoit en outre une pension de 1,000 livres sur l'ordre de Saint-Louis : il a ainsi par an 19,000 livres au lieu de 18,000². En octobre 1758, il est fait maréchal de camp³; en février 1759, on s'occupe de faire de Lévis un menin, à condition qu'il renonce à la brigade, & il a 24,000 livres par an⁴.

S'il songe à ses intérêts personnels, Lévis n'oublie pas ses anciens compagnons du Canada. On a l'état des nominations qu'il avait faites, depuis novembre 1759 jusqu'en septembre 1760⁵, dans les troupes de terre, régiment de la Reine, de la Sarre, du Languedoc, de Guyenne, de Berry, de Béarn, de Royal-Roussillon; le mémoire des faveurs demandées, à l'occasion de la campagne de 1759, pour les troupes de terre, les officiers partisans, le génie & l'artillerie; le mémoire des faveurs demandées à l'occasion de la glorieuse affaire du 28 avril 1760⁶. Lévis arrive à Versailles : il présente un nouveau mémoire pour les troupes de terre, puis il sollicite le

1. 500 livres de traitement, vingt rations de pain par jour à 2 sous la ration, seize rations de fourrage par jour à 20 sous la ration, supplément de 460 livres. (Versailles, p. 35.)

2. Versailles, p. 72. En même temps, Montcalm recevait l'expectative de la première place de commandeur de Saint-Louis; Bourlamaque, la même pension que Lévis.

3. Versailles, p. 128 (20 oct. 1758), 174 & 180 (lettres de Belle-Isle du 17 fév. 1759 & du 19). En même temps, Vaudreuil avait la grand-croix de Saint-Louis, Montcalm était fait lieutenant général, avec 48,000 livres par an & le cordon rouge, devait recevoir le portrait du roi en grand, & avait promesse du cordon bleu. Bourlamaque obtenait 700 livres en plus de la pension de 800 livres qu'il avait sur le Trésor & était nommé brigadier; Bougainville était fait colonel, chevalier de Saint-Louis, & emportait de France le portrait du roi en bague.

4. Bourlamaque, pp. 313 & 333. Montcalm avait 50,000 livres, Bourlamaque 18,000.

5. La dernière est du 4.

6. Entr'autres le brigadier Bourlamaque, proposé soit pour une place de commandeur de Saint-Louis, soit pour le grade de maréchal de camp.

ministre de la marine, Berryer, en faveur des officiers marins qui ont servi là-bas & des officiers de ce département qui ont été placés sous ses ordres¹.

La guerre de Sept-Ans n'est pas encore terminée. L'ancien général des troupes françaises s'y distingue, grâce à la faveur que lui avait accordée le roi d'Angleterre. On le trouve sous les ordres de Soubise, qui est, malgré Rosbach, devenu maréchal de France, &, grâce à la marquise de Pompadour, mis par Choiseul à la tête de cent mille hommes sur le Bas-Rhin; il se conduit bravement à la triste affaire de Fillingshausen où Broglie, Soubise & le jeune prince de Condé furent battus avant même d'avoir livré la bataille²; à Schiedinghem, à Gremingen, où il eut un cheval tué sous lui d'un coup de pistolet; à Johannisberg, où il décida de la victoire. C'est durant cette campagne que Lévis, désireux de bien prouver qu'il avait mérité la grâce de George III, prit aux troupes de Ferdinand de Brunswick & de son neveu le prince héréditaire³ des canons que l'on vit à Chantilly, chez les Condé, jusqu'à la Révolution⁴.

Lévis, devenu lieutenant général, vit signer en février 1763 ce désastreux traité de Paris où nous abandonnions aux Anglais le Canada, l'Acadie, le Cap-Breton & tous les territoires que nous avions possédés sur le continent américain⁵. Devenu, en 1765, gouverneur d'Artois⁶, il reçut à Arras, en 1766, une lettre que le général anglais Murray, son ancien adversaire de Sainte-Foye, lui adressait de Québec avec une

1. Entre autres le commandant de la flûte *la Marie*, sur laquelle il était revenu de Québec : « le seul qui ait sauvé son bâtiment jusques à la reddition. »

2. 16 juillet 1761. En février 1762, le maréchal de Broglie & le comte son frère furent exilés par Louis XV; Soubise était soutenu par Choiseul. Au début de 1761, Belle-Isle meurt; Choiseul prend le ministère de la guerre & cède celui des affaires étrangères à son cousin, depuis créé duc de Praslin. (Voir de Broglie, *Le Secret du roi*.)

3. Le Brunswick de la Révolution.

4. *Biograph. univ.* Michaud.

5. Ainsi la Louisiane, cédée par nous à l'Espagne en échange de la Floride, que Charles III donnait à George III.

6. Son cousin l'avait été du Langue-doc.

collection de graines de toutes les plantes rares ou curieuses de la banlieue. Le vaincu du 28 avril 1760 promettait en outre de lui adresser, l'année suivante, quelques productions du sud du Canada¹. Ce ne fut pas la dernière fois que Lévis pensa à ce qui avait été la Nouvelle-France.

Devenu en 1771 capitaine des gardes du Comte de Provence &, sous Louis XVI, en 1776, chevalier des ordres du Roi, le gouverneur de la province d'Artois offrit ses services le jour où la France appuya les colonies anglaises révoltées. Le comte de Vergennes, qui durant les campagnes de Lévis au Canada avait été ambassadeur à Constantinople², songea un instant à recouvrer ce que le traité de Paris nous avait définitivement enlevé. Pourquoi Louis XVI eut-il à cœur la cause des Américains *insurgents*, non celle des intérêts français, surtout en face de l'offre du dernier général français qui avait commandé nos troupes de terre jusqu'au moment suprême & remporté sur les Anglais la dernière victoire de la campagne? Pourquoi Louis XVI assura-t-il nos nouveaux amis que la France renonçait à reprendre ce pays où Montcalm était mort, où voulait repartir Lévis, quoique chargé de dignités & de pensions? On a expliqué comment l'Angleterre avait été forcée de devenir généreuse pour les Canadiens, comment la révolte de ses colonies la décida à l'Acte de Québec; mais il semble que ce soit un mystère que cet enthousiasme des Français d'alors pour la liberté américaine, ce renoncement au Canada qu'ils pouvaient reconquérir³, que Lévis même ne demandait qu'à reprendre.

Si, dès le début du mouvement insurrectionnel, la France entreprit d'abaisser la Grande-Bretagne en assurant le triomphe des *insurgents*; si Franklin & Lafayette ne donnèrent personnellement lieu qu'à des épisodes d'une action calculée & suivie; si Vergennes prouva que, dans la paix comme dans la guerre, la France entendait rester étroitement unie à tous

1. *Lettres & pièces*, p. 272.

2. De 1755 à 1768. Sur les débuts diplomatiques du futur ministre de Louis XVI, consulter le livre récent de M. Louis Bonneville de Marsangy. Paris, Plon, 1894; 2 vol. in-8°.

3. Gailly de Taurines, pp. 41 & suiv.

ses allies, pourquoi le Canada ne fut-il pas repris par nous, alors surtout que nous cherchions à faire rendre Gibraltar à l'Espagne & que l'Angleterre nous offrait elle-même Sainte-Lucie ainsi que diverses autres concessions à Terre-Neuve & aux Indes? Peut-être en faut-il chercher la cause dans la difficulté de situation où nous mit, en 1782, la signature subreptice des commissaires américains chargés de négocier la paix, dans la gravité des sacrifices auxquels leur déloyauté nous condamna¹.

Le 20 janvier 1783 fut signé le traité de Versailles² : Louis XVI & Vergennes avaient amené les Anglais à souhaiter la paix & remis la France au premier rang des Etats européens. Lévis devint maréchal de France le 13 juin de cette même année & duc héréditaire en 1784, mais le Canada n'avait pas été recouvré par celui qui désirait le reprendre. On nous permettra de rappeler à ce propos qu'il existe un *Mémoire sur le Canada*, écrit par Désandrouins, ancien ingénieur dans la colonie, & qui y avait servi sous Lévis. Dans ce travail, composé précisément en août 1778³, Désandrouins étudie d'abord « combien il importe à la France de soustraire le Canada à la domination anglaise »; puis, il montre les difficultés de l'entreprise, les moyens de réussir; enfin, il examine la conduite à tenir « jusqu'à ce que la tranchée soit ouverte devant Québec⁴. » Il rappelle la position « où, commandée par le marquis de Lévis, notre armée défit les Anglais le 28 avril 1760. » Désandrouins envoya ce Mémoire non seulement à Lévis, alors lieutenant général & gouverneur de l'Artois, mais encore au prince de Montbarrey, alors ministre de

1. Voir l'*Histoire de la participation de la France à l'établissement des Etats-Unis*, de M. Henri Doniol; cinq volumes.

2. A défaut du Canada, nous y gagnions le Sénégal, Tabago (que nous perdrons dès 1793), nos possessions de l'Inde & la suppression de la clause du traité d'Utrecht relative à Dunkerque.

3. C'est en février 1778 que la France avait signé avec les Américains un traité d'alliance & de commerce. En juillet, le comte d'Orville venait de livrer à Ouessant une bataille incertaine qui pouvait passer pour une demi-victoire sur la flotte anglaise; le comte d'Estaing partait de Toulon pour l'Amérique.

4. *Lettres & pièces*, p. 319.

la guerre, & à Sartines, alors ministre de la marine¹. Mais on ne se soucia pas de reprendre ce pays dont Voltaire avait dédaigneusement dit qu'il était « couvert de neiges & de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares qui mangent leur ennemi comme le gibier de leur chasse, par des ours & des castors », que c'étaient « des terres stériles & glacées »².

Lévis mourut à Arras en 1787. Les États d'Artois lui élevèrent dans la cathédrale de cette ville un monument qui fut renversé peu après par la Révolution³. Actuellement, un sculpteur doit le représenter, ainsi que Montcalm, sur la façade, non encore terminée, du Palais législatif de Québec⁴.

II. — LÉVIS ET SON CARACTÈRE D'APRÈS SES *Lettres*.

Nous avons cherché à indiquer avec quelque précision ce que fut le rôle du chevalier de Lévis au Canada de 1756 à 60, & comment il le joua. Essayons maintenant de dégager les traits essentiels de son caractère, d'après lui, moins à l'aide de son *Journal* qu'au moyen de ses *Lettres*⁵.

1. *Lettres & pièces*, p. 341.

2. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. CL1.

3. *Biograph. univ.* Michaud.

4. Gailly de Taurines, p. 235, note 1.

5. Depuis la publication de mon premier article, M. Félix Pasquier, archiviste de l'Ariège, a bien voulu me faire remarquer que, à la séance du 18 novembre 1844, un des membres du *Comité historique des documents écrits* (Margry) avait proposé de publier des pièces relatives aux anciens établissements de la France dans l'Amérique septentrionale. Il adressa même des rapports sur le travail préparatoire (séances des 17 novembre 1845, 18 mai 1846, 23 novembre 1846, fut invité à restreindre ses recherches (séance du 1^{er} février 1847), continua à envoyer des rapports (séances des 22 mars 1847 & 22 novembre 1847. Voir *Extraits des procès verbaux des séances du Comité*, Paris, imprim. nat., 1850, pp. 290, 306, 329, 337, 339, 345 & 365. A signaler ce que disait Walckenaer aux séances des 20 janvier & 3 mars 1845 : « peu de pays dans le monde ont été le sujet de publications aussi nombreuses.... il serait indispensable de faire des recherches au Canada ». *Ibid.*, p. 293 & suiv. Il appartenait donc aux Franco-Canadiens d'exécuter une tâche que la métropole a hésité à entreprendre : on ne saurait trop en féliciter M. l'abbé Casgrain.

Et d'abord, quels rapports a-t-il entretenus avec les ministres de Louis XV durant cette période ? Rappelons ici leurs noms. Au printemps de 1756, Machault d'Arnouville était ministre de la marine et des colonies¹, le comte d'Argenson ministre de la guerre², Rouillé, comte de Jouy, ministre des affaires étrangères. En février 57, Peirenne de Moras reçoit la marine, et le marquis de Paulmy la guerre; en juin, Bernis, les affaires étrangères. En mars 58, Belle-Isle prend la guerre³; en juin, Massiac, la marine⁴; en novembre, Choiseul-Stainville, les affaires étrangères, & Berryer, la marine⁵.

Si le *Journal* de Lévis est un peu sec, ses *Lettres* ont naturellement plus de vie. Il correspond d'abord avec presque tous les hommes qui viennent au pouvoir : d'Argenson, son neveu le marquis de Paulmy, déjà chargé de la sous-direction de la guerre du Canada, Machault, — puis Moras⁶ & Paulmy, dès lors ministre lui-même, — ensuite Belle-Isle⁷, Massiac⁸, le comte de Stainville, créé duc de Choiseul⁹, Berryer¹⁰. Pas une lettre à Jouy ni à Bernis. Lévis fait sa cour à tous ces secrétaires d'Etat, mais avec dignité, sans flatteries exagérées. A d'Argenson, il décrit l'état des troupes; beaucoup de malades, les hôpitaux bien organisés, l'évêque de Québec dévoué pour les souffrants : « J'ai fait ouvrir le premier soldat qui était mort; on a jugé que la maladie était dans la tête & que c'était une fièvre maligne; on a beaucoup saigné. » Il lui fait les

1. Et garde des sceaux en même temps.

2. Marc-Pierre, à qui fut dédiée l'*Encyclopédie*, second fils de Marc-René et frère puîné de d'Argenson la Bête, qui avait quitté en 47 le ministère des affaires étrangères.

3. Adjoint, de Crémille.

4. Adjoint, Lenormand de Mézy.

5. Contrôleurs généraux : MM. de Séchelles (jusqu'en août 56), de Moras (août 56 - février 57), de Bullogne (février 57 - mars 59), de Silhouette (mars - novembre 59), Bertin.

6. Première lettre, du 20 juin 57.

7. Première lettre (au ministre), du 26 juin 58. Il correspondait antérieurement avec le petit-fils de Fouquet.

8. Première lettre, du 28 septembre 58.

9. Première lettre, du 10 novembre 59.

10. Première lettre, du 17 mai 59.

plus grands éloges de Montcalm : « Il a généralement plu, traite très bien avec les sauvages, établit la discipline parmi nos troupes. » Un autre jour, il lui expose combien il est peu aisé de commander à des sauvages & à des Canadiens : « Il faut être général d'armée, maréchal des logis, ingénieur, garde-magasins, directeur d'hôpital & commis des vivres. » En octobre 1756, Lévis réclame de l'avancement : « Pour venir dans ce pays-ci, j'ai sacrifié beaucoup d'agréments que je pouvais avoir en France & même des emplois à la cour. »

D'Argenson est, après l'attentat de Damiens, exilé en février 1757, remplacé par son neveu¹ le marquis de Paulmy; à ce dernier, Lévis écrit² sans flagornerie : « M. le comte m'a toujours honoré de ses bontés. Quoique je me flatte de les retrouver en vous, je ne puis qu'être assez fâché de sa disgrâce. Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous témoigner la part que j'y prends, ainsi que la satisfaction³ que j'ai de vous voir le remplacer dans toutes ses charges. Trouvez bon que je mette sous votre enveloppe une lettre pour lui que je vous supplie de lui faire passer. » A signaler encore une lettre où il parle à d'Argenson de la mort du maréchal de Mirepoix en termes fort touchants; il y joint quelques regrets sur la retraite de son neveu et successeur le marquis de Paulmy : « Les militaires expatriés perdent plus que personne au changement des ministres³. » Dès octobre 1756, Lévis demande une grâce au marquis de Paulmy, alors sous-secrétaire d'Etat. L'oncle exilé en 1757, le neveu prend sa place. Lévis, en septembre, renouvelle ses sollicitations : « Le manque de fortune m'a obligé de ne devoir qu'à mes services mon avancement, n'ayant jamais été en état d'acheter un régiment. » Il demande à être maréchal-de-camp; il a trente-huit ans; il lui faut regagner le temps perdu dans les emplois subalternes; il s'adresse « plus à M. de Paulmy qu'au ministre de la guerre ». A plusieurs re-

1. Et non son fils, comme M. l'abbé Casgrain l'écrit par lapsus. (Lévis, *Lettres*, p. 8.) Ailleurs, il dit exactement que c'était son neveu. (*Ibid.*, p. 112.) Il avait pour père d'Argenson la Bête, « mon pauvre d'Argenson aîné », comme dit Michelet.

2. 20 juin 57.

3. 2 juillet 58.

prises, il insiste là-dessus. Lors de sa retraite, il en exprime ses regrets au comte d'Argenson & à Paulmy même¹.

Machault tombe; Lévis marque au secrétaire d'Etat de la marine, Moras, combien il le regrette : « Je me félicite d'être sous votre direction. Je suis cependant fâché de la disgrâce de M. de Machault. Il est ami de mes parents & m'a honoré de ses bontés. Permettez-moi de mettre sous votre enveloppe une lettre pour lui. » — A Belle-Isle, il envoie ses félicitations de ce qu'il a été appelé au conseil de guerre², puis chargé du département de la guerre³ : « Votre ministère fera la gloire des armes du Roi. » Il lui parle en termes émus de la mort du maréchal de Mirepoix : « J'en suis inconsolable; je lui étais attaché par toutes sortes d'endroits; j'étais son élève, & il m'avait toujours tenu lieu de père; il ne me reste aucun parent ni protecteur à la cour que vous. » Lévis n'oublie pas ses intérêts; il demande au nouveau secrétaire d'Etat à être fait maréchal-de-camp, rappelle ses vingt-quatre ans de services et ses treize campagnes. Plus tard il revient là-dessus & n'hésite point à se déclarer « mortifié. » Une autre fois il réclame : « J'attends tout de vous; je vous dois mon premier avancement; vous êtes le protecteur des militaires qui ne doivent leur avancement qu'à leurs services »; et il lui rappelle à nouveau son rôle en Allemagne, en Bohême, en Italie, ses trois campagnes en Amérique. Vite il remercie le maréchal de Belle-Isle, le jour où Bougainville lui a remis une dépêche, datée du 19 février 1759, qui lui apportait la nomination tant désirée : « Je ferai de mon mieux pour mériter que vous me conserviez vos bontés et votre protection. » Aussi, lorsque Montcalm est tué, Lévis se hâte d'affirmer qu'il n'a aucun reproche à se faire : « Dans les malheurs que nous avons eus, le bonheur m'a suivi dans les différents endroits où j'ai été employé. » Il raconte ce qu'il a songé à faire pour sauver Québec, montre Bougainville se hâtant d'y courir « malgré la grande pluie », et dit combien il a été affligé de la capitulation

1. Lévis, *Lettres*, pp. 192 et 193 (2 juillet 58.)

2. 9 octobre 56.

3. 26 juin 58.

de M. de Ramczay : « Il est inouï que l'on rende une place sans qu'elle soit ni attaquée ni investie... Si le Roi veut soutenir cette colonie, qu'il lui plaise d'envoyer au mois de mai une escadre... mais, s'il ne juge pas devoir nous donner du secours, il ne faut plus compter sur nous à la fin de mai 1760... la misère des troupes est extrême. » Lévis a trouvé dans les papiers de Montcalm l'ordre de Louis XV pour le remplacer dans ses fonctions ; il en informe Belle-Isle & demande aussitôt à devenir lieutenant général¹ & chevalier des ordres du Roi². Le 28 juin 1760, il lui demande pour Bourlamaque ou le grade de maréchal-de-camp ou le cordon rouge³ : « Il a été blessé considérablement à l'affaire du 28 avril⁴, & c'est la troisième blessure qu'il reçoit au Canada... Je dois vous exposer la triste situation des troupes... Elles sont presque toutes nues. » Le 7 août, il avertit le maréchal qu'on est « dans le moment de la crise... Notre situation est si fâcheuse qu'il faut des miracles... » La dernière lettre qu'il lui adresse est écrite lorsqu'il débarque à La Rochelle, absolument fatigué. « Les troupes ont beaucoup fait & souffert depuis plusieurs années dans un climat si dur. Un plus digne événement était dû à leur courage, mais il était prédit & prévu depuis longtemps⁵. »

Il nous reste à parler de la correspondance que Lévis a eue avec le ministère de la marine. Avec Moras, rien d'intéressant ; à Massiac, il demande à être fait maréchal-de-camp ; c'est Berryer qu'il remercie de cette grâce. C'est à ce ministre aussi qu'il écrit lorsqu'il prend terre à La Rochelle : « L'événement n'est guère heureux ; mais pouvait-il ne point

1. Il le devint en 1761.

2. Il était déjà chevalier de Saint-Louis & demandait le Saint-Esprit. Il le reçut de Louis XVI en 1776.

3. Commandeur de Saint-Louis.

4. Celle de Sainte-Foye (1760).

5. C'est l'époque où Voltaire avait écrit au marquis de Chauvelin, le 3 octobre 1760 : « Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France... N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique pour y être la dernière des nations de l'Europe ? » Quinze jours après cette lettre, Lévis quittait Québec pour rentrer en France ; selon le vœu de Voltaire, la France était « débarrassée » du Canada.

être tel en faisant la comparaison de nos forces & de nos moyens avec ceux de l'ennemi?... » Berryer est cet étonnant secrétaire d'Etat qui dit à Bougainville : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries », & qui reçut du jeune émissaire de Montcalm cette réponse : « On ne dira pas du moins que vous parlez comme un cheval¹. » Mais, en revanche, c'est lui qui annonça à Bigot, l'intendant, toutes les rigueurs de la justice, & l'accusa dès son retour d'avoir perdu le Canada, trahi ses devoirs, gaspillé les deniers publics, enrichi ses favoris et lui-même².

*
* *

Passons aux relations que Lévis entretenait avec de grands personnages, en dehors des ministères : Stanislas Leczinski, le prince de Beauvau, qui était monté l'un des premiers à l'assaut de Mahon³, — ses parents, le marquis de Mirepoix, ancien ambassadeur à Vienne⁴ & à Londres, créé duc à brevet en 1751⁵ & fait maréchal de France en 1757, dont il a été parlé plus haut, & la maréchale de Mirepoix, qui appartenait à la famille de Beauvau, — le comte de Maillebois, qui a participé à la prise de Port-Mahon⁶, le prince de Soubise, le ridicule vaincu de Rosbach, — & dans un autre ordre de noblesse, M^{me} de Pompadour.

Au roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, Lévis fait part de « nos heureux succès qui continuent en Amérique », de l'échec des Anglais devant Louisbourg, du peu de vivres

1. Casgrain, II, p. 39.

2. *Ibid.*, p. 418.

3. C'est le futur ministre de Louis XVI.

4. C'est lui qui avait signé la paix de 1738, où l'Autriche, comme dit Michelet, « lâcha » la Lorraine.

5. Voir un mémoire non signé daté du 6 avril 1755, sur une dépêche du duc qui rendait compte des propositions du ministère britannique. *Extraits des archives du ministère français de la marine*, t. I, pp. 299 & suiv.

6. Beau-frère du marquis de Paulmy & fils du général battu à Plaisance en 1746, le marquis de Maillebois.

qui restent pour attendre les secours de France, de « la brillante victoire du 8 juillet 1758 qui a sauvé le Canada », de la façon dont les troupes ont soutenu « l'honneur & la gloire du roi votre gendre¹ », de la manière dont chacun attend les secours nécessaires pour recouvrer le terrain perdu. La dernière lettre qu'il lui écrit est envoyée de Versailles. Il insiste sur ce que « le manque d'aucun secours & les forces énormes des Anglais ont obligé d'abandonner le Nouveau-Monde ; si je n'ai pu conserver le pays, j'ai au moins la consolation d'avoir sauvé l'honneur des armes » ; Louis XV & le maréchal de Belle-Isle lui ont fait bon accueil. — Au prince de Beauvau, alors capitaine des Gardes, Lévis rappelle que d'Argenson lui avait promis, s'il restait seulement deux années en Amérique, de le faire maréchal-de-camp ; voilà deux ans & demi qu'il y sert, « & j'ose vous dire que j'ai beaucoup contribué à tous nos heureux succès » ; Vaudreuil & Montcalm ont déjà insisté pour cette grâce & insistent à nouveau. — Au duc de Mirepoix, Lévis écrit, en rade même de Brest, pour le féliciter de sa désignation comme capitaine des gardes-du-corps², de Montréal pour le complimenter de sa nomination comme maréchal de France. « Nos forces navales qui partiront de France peuvent seules sauver Louisbourg. — Je suis surpris que vous ayez des connaissances aussi justes de l'Amérique septentrionale..... Il fallait être sans miséricorde pour certains traitants anglais & leur faire lever la chevelure par nos sauvages affidés... Les ennemis donnent à bon marché l'eau-de-vie ; avec cette liqueur, on fait tout ce qu'on veut des sauvages... Je tiens un état honnête & décent ; je suis très bien servi ; j'ai de bons domestiques ; j'ai donné à dîner tous les jours à quinze personnes ; tout est hors de prix ; il ne me sera pas possible de joindre les deux bouts³ ». — La duchesse, depuis maréchale, de Mirepoix⁴, était célèbre par sa

1. Carillon.

2. Il le devint plus tard lui-même, mais de Monsieur, comte de Provence (qui fut depuis Louis XVIII).

3. Lévis, *Lettres*, 4 septembre 57. Même aveu au ministre de la guerre (10 octobre).

4. Fille du prince de Beauvau.

beauté & par son esprit. Lévis lui écrit, en rade de Brest, lui parle de l'escadre anglaise qui croise & des blocs de glace qu'il faudra éviter sur les côtes canadiennes¹. De Montréal, il lui fait savoir combien il a souffert de la mer durant presque tous les soixante-quatre jours de la navigation de la frégate *La Sauvage*. Plus tard il lui dit qu'il n'a reçu qu'une lettre d'elle : « ma malheureuse étoile veut que je sois expatrié. » Il lui remet le soin de ses intérêts, non sans raison. « La Pompadour était médiocre & froide, mais dirigée par des têtes plus fortes : une Lorraine surtout, madame de Mirepoix », écrit Michelet². Madame de Mirepoix était l'une des trois Lorraines qui chaperonnaient la maîtresse du roi & qui, selon l'historien que nous citons, « donnaient de l'attitude, une certaine consistance à cette mauvaise indienne, sans revers, n'ayant rien dessous, salie, usée & fripée³ », Mme de Pompadour. Il la décrit froide, rusée, calme, fine, douce; il l'appelle la tête de la Pompadour, son Égérie; il mentionne son sobriquet de « petit chat », & ajoute qu'elle sauva deux fois la favorite dans ses moments désespérés⁴. Celle à qui la maîtresse du roi laissa par testament sa montre neuve de diamants⁵ pouvait protéger efficacement le chevalier, dont plusieurs lettres, a-t-on dit, font autant d'honneur à celui qui les écrivait qu'à celle qui

1. « La terre est froide & pleine de glaçons,
De pins couverte & d'autres boys en place
N'y en est point, la coste pour la glace
Est dangereuse & d'isles mesmement »,

disait déjà en 1546 un poème en partie inédit de Jehan Mallart sur les *Portz de mer de l'Univers* que M. P. Gaffarel a découvert à la Bibliothèque nationale. *Revue de Géographie* de septembre 1887.

2. *Hist. de France*, édit. Lacroix. Paris, t. XVI, 1876, p. 193. Cf. duc de Broglie, *Le secret du roi*, 1835, t. II, p. 123 : « la trinité puissante des maréchaux de Mirepoix, Beauvau & Luxembourg, toutes trois vraiment placées à la tête de la société. » La maison de Beauvau est d'ailleurs originaire de l'Anjou, non de la Lorraine.

3. Michelet, t. XVII, 1874, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 26. « Tête froide, très dangereuse, avec qui le roi comptait », p. 110.

5. Abbé Duclos, *Hist. des Ariég.*, t. II, p. 297, note 1.

les recevait¹. En particulier, il lui confie qu'il voudrait devenir maréchal-de-camp : « C'est de vous que je tiens tout », & qu'il ne se contente pas de recevoir une pension de 100 pistoles sur l'ordre de Saint-Louis, « ce qui est bon pour un lieutenant-colonel² ». Il termine galamment & se déclare inconsolable « qu'un aussi grand espace & les mers à traverser le privent de faire sa cour » à la maréchale. En juin 1758 il lui adresse ses compliments de condoléance pour la mort de son mari³. « Nous venons de passer un hiver bien misérable, nous avons eu bien de la peine à réduire les peuples à manger du cheval. » Pourquoi n'est-il point fait maréchal ?⁴. Mais il se soucie de l'état de santé de sa protectrice : « J'étais dans la plus vive inquiétude; je me ressouviens toujours avec frayeur de l'état où vous avez été; vos nerfs ont besoin d'un grand ménagement; il faut vous dissiper⁵... » La maréchale lui a fait accorder le grade rêvé. Il se voit déjà lieutenant-général⁶, inspecteur, gouverneur, cordon bleu, « cordon rouge à la première occasion : je vous supplie de prévenir les ministres que je n'en veux pas, parce que c'est comme une exclusion pour le cordon bleu⁷ », menin même, « ce qui serait beau & agréable⁸. » Quelques mois après, il lui annonce la chute de Québec, la mort de Montcalm, demande à être fait lieutenant-général ainsi que cordon bleu, insiste pour que le cordon rouge, vacant par la mort de Montcalm, soit envoyé,

1. Notice historique. Lévis, *Journal*, p. 23.

2. Montcalm venait d'avoir le cordon rouge de Saint-Louis.

3. Par le testament du maréchal, la terre de Mirepoix passait à la branche cadette des marquis de Lérain, de laquelle celle d'Ajac, celle de notre chevalier, était un rameau.

4. 28 octobre 1758.

5. 17 mai 1759. A la veille de la mort de la Pompadour, dit encore Michelet, en 64, « sa succession semblait ouverte; le débat était entre les Lorraines; tels pensaient à Mirepoix, qui avec ses cinquante ans, sa fine-douce mine de chat, une perfection de convenances, semblait nécessaire au Roi. » (T. XVII, p. 118.)

6. Il le fut le 10 février 1761.

7. Montcalm avait reçu le cordon rouge à l'automne de 1757.

8. 17 mai 1759.

non à lui, mais à Bourlamaque¹. En mai 1760, il lui soumet une lettre à M^{me} de Pompadour, la seule que nous trouvions dans sa correspondance : « Vous la lui remettrez, vous la lui ferez remettre, ou point du tout comme vous le jugerez à propos². » — Au comte de Maillebois, il recommande aussi les intérêts de son avancement. Au prince de Soubise, il déclare qu'il est heureux de le voir « à la tête de nos armées d'Europe, & fâché de n'y pas servir » sous ses ordres³, & il n'oublie pas de lui recommander aussi sa candidature. Lévis manquait de flair. Il n'avait pas besoin de figurer au nombre des officiers de Soubise, « coquets quoique assez vifs au feu, femmes de mœurs & d'habitudes, suivis d'actrices, chanteuses, danseuses, de cuisiniers & de coiffeurs, de marchandes de modes avec soieries, essences, parfums, parasols, fards, mouches à mettre au coin de l'œil », comme les décrit Michelet. Mais le chevalier tenait à se ménager des appuis. Lorsque Louis XV crée une série de nouveaux maréchaux de France, il les félicite & demande à servir sous les ordres de chacun : « Vous savez que j'ai des titres à y prétendre. » C'est ce qu'il écrit en juillet 57 à Biron, Clare, Estrées⁴, Lautrec, Luxembourg, Senneterre, La-Tour-Maubourg⁵, promu en même temps que son cousin & protecteur Mirepoix. D'ailleurs, il s'est trouvé ensuite, nous l'avons dit, sous les ordres du vaincu de Rosbach, & il s'y est distingué en 1762.

*
* *

Lévis est froid, « celui dont la tête fermente le moins; nous avons des gens qui, de leur cabinet, font continuellement des projets hardis, téméraires, dont l'exécution est difficile⁶. » Lors-

1. 10 novembre 59. Bourlamaque l'eut (à titre surnuméraire, sans appointements) le 10 février 61.

2. « M^{me} de Mirepoix est très aimable; M^{me} de Pompadour l'a trouvée telle avec raison, & lui a donné les preuves de cette amitié » (Duc de Luyne, *Mémoires*, t. XVI, 16 octobre 1757.)

3. 2 septembre 57. Rosbach est du 5 novembre suivant.

4. Parent & soutien de l'intendant Bigot.

5. Je transcris les noms dans la publication de M. l'abbé Casgrain.

6. Lévis, *Lettres*, p. 136.

que de brigadier il a été fait maréchal-de-camp, il s'aperçoit que Bourlamaque, simple colonel, est jaloux de lui : « Il a de l'humeur ; il m'écrit froidement ; je continue à lui écrire sur le même ton d'amitié ; il faut bien qu'il s'accoutume à trouver sur son chemin des maréchaux-de-camp, comme je trouverai sur le mien des lieutenants-généraux¹. » Aussi sait-il se garder de prendre parti dans les querelles qui séparent Vaudreuil & Montcalm. Mais, le jour où celui-ci est mort, Lévis ne consent point à ce que Vaudreuil ouvre les papiers du général : « Ils doivent m'être remis, selon les intentions du ministre & même celles de M. de Montcalm... ils ne doivent être vus que de moi seul... M. de Montcalm n'était que commandant des troupes de terre, de même que je le suis actuellement par le *De par le Roy* que j'en ai trouvé dans son portefeuille². »

En cela, il semble supérieur à ses camarades, dont il vaut bien la peine de rappeler, d'après lui, les noms et les actes. — Bourlamaque, qui enlève (août 56) les forts de Chouaguen au lieutenant-colonel Littlehales, en fait la garnison prisonnière, les rase³, qui emporte (août 57) le fort William-Henry malgré le colonel Monro, en fait sortir la garnison avec les honneurs de la guerre, le démolit⁴, mais qui, à l'approche du général Amherst, est obligé de faire sauter notre fort de Carrillon &, presque aussitôt, celui de Saint-Frédéric (juillet 59). — Puis Bougainville, l'aide de camp de Montcalm, qui est contraint, à l'approche du général Haviland, d'évacuer le fort de l'Île-aux-Noix &, presque aussitôt, celui de Saint-Jean (août 60). — Ensuite des officiers moins connus : de Drucour, qui dut rendre Louisbourg à Amherst & à l'amiral Boscawen, & n'obtint même pas les honneurs de la guerre (juillet 58), — de Noyan, qui dut livrer le fort Frontenac au lieutenant-colo-

1. Lévis, *Lettres*, p. 234.

2. *Ibid.*, p. 236. Machault lui avait envoyé, le 15 mars 56, une copie des instructions données à Montcalm : « Vous vous y conformerez, si, au défaut de cet officier général, vous devez vous trouver chargé du commandement des troupes de terre. » (Versailles, p. 189.) Le *De par le Roi* est contresigné par d'Argenson. (*Ibid.*, p. 203.)

3. Avec Montcalm.

4. Avec Montcalm et Lévis.

nel Bradstreet, remettre sa garnison prisonnière de guerre, voir sauter le fort (août 58), — des Ligneris, qui fit sauter le fort Duquesne¹ à l'approche du général Forbes (novembre 58), — Pouchot, qui rendit Fort-Niagara au général Johnson, & sortit avec les honneurs de la guerre (juillet 59), puis rendit à Amherst le Fort-Levis (août 60), — Ramezay, qui, malgré les lettres de Vaudreuil, de Lévis & de Bougainville, rendit Québec à Townshend & obtint les honneurs de la guerre (septembre 59). Tels ont été les principaux collaborateurs de Lévis, ceux du moins qui ont remporté quelques succès ou essuyé les défaites. Aujourd'hui, la plus grande partie des contrées où ils se sont battus, ainsi que Lévis, est aux Etats-Unis². Que possède le Dominion? Québec & Montréal, la moitié des lacs Ontario & Erié, le nord du lac Champlain, l'emplacement des forts Lévis, Frontenac, Chambly, Saint-Jean, l'Île-aux-Noix.

Lévis reste, sinon indifférent aux péripéties de cette guerre, du moins froid, & ne s'échauffe vainement, ni lorsque les Français enlèvent quelques-uns des postes de leurs adversaires : Bull (mars 56), Choagen (août 56), William-Henry (août 57), — ni quand nous perdons successivement tous nos forts : Louisbourg (juillet 58), Frontenac (août), Duquesne (novembre), Niagara, Carillon & Saint-Frédéric (juillet 59), Québec (septembre), Lévis, Île-aux-Noix & Saint-Jean (août 60), Montréal (septembre).

Tel nous semble être, d'après sa correspondance, Lévis : circonspect, ferme, courtisan habile & persévérant, pratique & tenace, flatteur plutôt que flagorneur des puissants, soucieux de son avenir & de ses intérêts, digne envers les supérieurs comme envers les inférieurs, soigneux des soldats, rempli de déférence pour ses chefs, clairvoyant, étranger mieux que Vaudreuil à l'inaction & que Montcalm à la mauvaise humeur, peut-être aussi plus que Bourlamaque à la jalousie & que Bougainville aux chimères, avant tout un esprit pratique, froid et bien posé.

1. Rappelons que c'est Washington qui occupa le fort Duquesne sans coup férir le 25 novembre 1758.

2. New-York et Pensylvanie.

III. — LÉVIS ET LES RESSOURCES DE LA COLONIE (*Sauvages & Canadiens*).

Dans la *Gazette de France*, du 19 janvier 1760, on peut lire une lettre envoyée « d'Albanie dans la Nouvelle-York¹ » à Londres. Il y est question de deux sauvages qui ont cherché à détacher des Français leurs parents & amis. Ils leur ont dit « que les Anglais, femmes autrefois, étaient actuellement tous convertis en hommes, qu'ils se trouvaient répandus dans le pays, comme les arbres dans les bois, qu'ils mangeraient bientôt le reste des Français. — Frères », ont répondu les sauvages affidés à la France, « les Anglais ont la bouche trop petite, leurs mâchoires sont trop faibles, leurs dents trop peu aigues. Notre père Onontio² nous a dit que les Anglais ont volé Louisbourg & Québec; mais à présent le Grand Roi a tourné les yeux & prend des mesures pour nous délivrer. »

Qu'a pensé le lieutenant de Montcalm au sujet de ces peuplades qui, avec les milices canadiennes, étaient appelées à seconder les efforts des troupes de terre? Les a-t-il appréciées? En a-t-il parlé en termes curieux? Retrouverons-nous chez lui les dédaigneuses expressions de Voltaire, écrivant au président Hénault en août 1745 : « Tout le Canada est perdu pour nous : plus de morues! plus de castors! la paix! la paix! », quinze ans avant qu'il n'eût l'occasion de supplier Chauvelin « de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France? »

*
* *

Lévis sent qu'on dépend des indigènes. « Il faut la plus grande patience avec les sauvages, qui ne font que leur volonté, à laquelle dans bien des circonstances il faut céder³...

1. Albany.

2. C'est le nom qu'ils donnent au marquis de Vaudreuil, dit la *Gazette*.

3. Lévis, *Lettres*, p. 21 (17 juillet 1756).

J'ai bien de la peine à les retenir. Ils veulent tous s'en aller¹. Leurs importunités pour l'eau-de-vie & le vin sont continuelles. Ils usent beaucoup dans les bois. Les souliers & les peaux de chevreuils qu'ils ont eus étaient de la plus mauvaise qualité²... J'ai la confiance des troupes, même des Canadiens & des sauvages, qui disent que je suis un homme comme eux. C'est la dernière marche qui me procure cet éloge, qui est très grand parmi les sauvages³. » Lévis montre ainsi qu'il est difficile de les tenir. Les Anglais du Fort-George capitulent en août 1757; ils offrent de l'eau-de-vie aux sauvages, dont la plupart s'enivrent; les Anglais sont « houspillés, cinquante chevelures levées, trois cents hommes emmenés prisonniers. » Lévis dit que la faute en est aux Anglais qui ont donné de l'eau-de-vie malgré la « recommandation que nous leur avions faite. » Il ajoute que « l'on comprendra avec peine comment deux mille trois cents hommes armés⁴ se sont laissé déshabiller par des sauvages qui n'avaient que des lances & des casse-têtes⁵. » Quelques jours auparavant, lors de l'embuscade du Pain-de-Sucre, Lévis n'avait pu racheter un colonel de la milice anglo-américaine, qu'il voyait trainé par les sauvages⁶. Montcalm devine que Lévis n'a pas les mêmes idées que lui au sujet de ceux qu'il appelle « mes amis les sauvages. » En juillet 1759, le commandant en chef demande que Vaudreuil lui permette d'user de ceux qu'on avait alors : ils étaient, le 6, au nombre de sept cent quarante-quatre, « & trois cents font comme mille..... M. le chevalier sera alarmé de ce projet : qu'il se rassure, parce que je donnerai un collier aux uns pour me suivre, aux autres pour ne pas me suivre⁷. » Il s'agit de ces colliers & bracelets de petits grains cylindriques taillés dans des coquillages blancs, que Cooper nomme *wampum* d'après la langue algonquine & que Chateaubriand décrit

1. Lévis, *Lettres*, p. 24 (18 juillet 1756).

2. *Ibid.*, p. 44.

3. *Ibid.*, p. 155 (4 septembre 1757).

4. Ils avaient reçu de Montcalm les honneurs de la guerre.

5. Lévis, *Journal*, p. 102.

6. *Ibid.*, p. 87.

7. *Lettres & pièces*, p. 181.

avec soin, par exemple celui d'Outougamiz dans *les Natchez*, qui avait des graines de couleur symbolique, 20 rouges, 17 blanches, 9 violettes & 3 noires.

Le 28 juillet 1756, les Iroquois, Abenakis, Epinings (ou plutôt Nipissings), Mississagués & Algonquins font dire à Lévis qu'ils sont à ses ordres : « leur orateur assurait par trois branches de porcelaine de leur fidélité. Pour les lier suivant leurs promesses, le brigadier leur a donné un collier de deux mille grains de porcelaine¹. » Un autre jour, on ne peut retenir que trente-six sauvages « en leur donnant des branches de porcelaine². » En 59, cinq sauvages des Cinq-Nations viennent porter des branches de porcelaine à leurs frères d'un pays pour les avertir, de la part des Anglais, de se retirer d'avec nous; qu'ils seraient fâchés « de frapper en même temps sur les sauvages & sur les Français qui ne pouvaient plus résister à leurs grandes forces³. » Le gouverneur-général les reçoit bien, leur fait des présents, les renvoie un peu tard : ils promettent d'être bien intentionnés pour nous & de raconter à leurs frères la façon dont leur père Onontio⁴ les avait traités. Quelquefois ils ont soif, Lévis leur fait donner des bouteilles d'eau-de-vie⁵, — « l'eau de feu des îles du lac Salé, qui rend le cœur de l'Indien plus léger que les plumes de l'oiseau-mouche & son haleine plus douce que le parfum du chèvrefeuille sauvage », comme le dit le major anglais Duncan Heyward au Renard-Subtil, dans *le Dernier des Mohicans*. Quelques jours plus tard, Lévis est obligé de se trouver « au festin de guerre, pour lier les sauvages avec un collier »; comme les vivres sont rares au début de septembre 1759, il dit « qu'il n'a qu'un

1. Lévis, *Journal*, p. 54.

2. *Ibid.*, (21 septembre 1756).

3. *Ibid.*, p. 167 (16 février 1759).

4. « Ononthio-Goa, c'est ainsi que les sauvages appellent le Roi », dit Montcalm dans une lettre à la marquise du Boulay (1757). Il se trompe : Chateaubriand nous apprend qu'ils nommaient *Ononthio*, c'est-à-dire la grande montagne, chacun des gouverneurs français (*Les Natchez*, liv. V). Chez lui, ils appellent le Roi « le soleil qui habite de l'autre côté du lac sans rivages. »

5. Lévis, *Journal*, p. 197.

seul veau, & qu'il le leur donnera avec plaisir »; le soir, il note que son interprète « finit, suivant l'usage du conseil Iroquois, par prendre un ton de romance pour faire ses récitatifs¹. »

Ce n'est point le seul trait de couleur locale qu'il y ait dans ses écrits. Il semble toutefois que ces paysages, ces mœurs qui frapperont si vivement, dans une trentaine d'années, l'imagination de Chateaubriand & lui inspireront *Atala* & les *Natchez*, émeuvent rarement l'esprit un peu froid de Lévis. Je ne trouve pas souvent, au cours de son *Journal*, des scènes d'un pittoresque achevé. Toutefois, voici une page du 26 août 1759² qui semblerait détachée du *Dernier des Mohicans*. Sans doute, il ne faut pas y chercher le clinquant du début d'*Atala*, un fleuve avec des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, des îles flottantes de pistia & de nénuphar dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons, comme des voiles d'or; d'ailleurs Lévis ne nous conduit pas sur les rives du Meschacebè, & le Saint-Laurent n'est point « le Nil des Déserts. »

Il s'agit d'abord d'un de ces prêtres sulpiciens qui avaient été évangéliser le Canada. On nous permettra de rappeler les curieuses lettres de l'un d'eux, Joseph Navières, qui avait été curé de Sainte-Anne-de-Beaupré, à 30 kilomètres au nord de Québec, de 1734 à 40 & qui était rentré en France pour y mourir en 1756 archiprêtre de Saint-Paul-d'Eyjeaux³; elles ont été signalées au Congrès des Sociétés savantes de cette année même⁴. L'abbé Navières était dans une paroisse où des voyageurs de nos jours n'ont vu rien moins que « de splendides parures offertes aux sanctuaires du Nouveau-Monde par la piété de Louis XIV & d'Anne-d'Autriche » (*sic*)⁵. Il lui

1. Lévis, *Journal*, p. 201.

2. *Ibid.*, p. 198 & suiv.

3. Saint-Paul-d'Eyjeaux est aujourd'hui dans le département de la Haute-Vienne.

4. Communication de M. Ludovic Drapeyron à la section de géographie historique & descriptive. Il avait déjà publié la relation de voyage du curé Navières (*Revue de géogr.*, janvier 1882; voir aussi la *Revue canadienne* de Montréal, janvier 86).

5. 1^o. de la Brière, *L'autre France*, Paris, Dentu, 1886, p. 14. Pour la

arrivait de passer « quelquefois, dans cette vie sédentaire, un mois entier, seul, dans le presbytère » & de regretter les livres laissés en France; il s'y trouvait « bien mal jusqu'à la sainte Anne, qu'on commence à manger des poulets & des espèces de pigeons ramiers qui viennent ici en si grande abondance qu'on les donne pour dix sols la douzaine : on les mange bouillis ou rôtis, mais à force d'en manger, on en est bientôt rassasié »; il jugeait dur de se passer de bœuf pendant plus de huit mois de l'année, & d'avoir tous les jours « le pot au feu, mais de la soupe faite avec un morceau de veau seul ». C'est dans la paroisse « indienne » d'un collègue de l'abbé Navières que Lévis nous transporte, auprès d'un émule du P. Aubry que Chateaubriand nous montre dans *Atala* comme ayant tracé des vers d'Homère & des sentences de Salomon sur l'écorce des chênes & qui fut brûlé, dit-il, par « les Chéroquois ennemis des Français », ou du P. Souël qu'il mentionne dans *les Natchez* & qui fut massacré chez les Yazou en même temps que René l'était au Fort-Rosalie en novembre 1727.

« M. le chevalier trouva l'abbé Piquet² avec des envoyés des sauvages qui venaient annoncer que les femmes de cette mission lui demandaient un conseil. On se rendit chez le dit abbé. On le fit asseoir sur un fauteuil avec ceux de sa suite d'un côté & les missionnaires de l'autre. Le respectable conseil femelle entra, la susdite sybille à la tête. Après que chacun eut pris sa place & qu'elle fut assise, elle dit : « Mon Père, c'est de tout notre cœur que nous remercions le Maître de la vie de t'avoir conservé. Tu nous es cher. Nous t'aimons, & nous comptons que tu penses de même de nous. Nous avons eu un grand plaisir de te voir, & sommes sensibles à

dévotion à sainte Anne, voir le *Pèlerinage au pays d'Evangeline* de M. l'abbé Casgrain, Paris, Cerf, 3^e édit., 1889, ouvrage couronné par l'Académie Française.

1. *Journal officiel*, 1894. p. 1470.

2. Sulpicien, fondateur de la concession *la Présentation*. L'ancien fort Présentation est aujourd'hui Ogdensburg, le principal port laurentin de l'État de New-York, sur la rive droite du Saint-Laurent; en face, sur la rive gauche, est la ville canadienne de Prescott.

l'affection que tu nous as témoignée de la part d'Onontio, & que tu sois venu pour nous défendre & mourir avec nous. » Elle sortit en même temps un grand collier pour dire à M. de Lévis que par ce collier elles l'arrêtaient auprès d'elles jusqu'à la paix. Elle sortit ensuite quatre branches de porcelaine pour lui notifier qu'on le recevait comme naturel adoptif dans leurs cabanes & qu'elles le mettraient à la place & lui donneraient le nom d'un grand chef Onontogué, qui était très entendu & traitait de bonnes affaires, lequel s'appelait *Orakouintone*, qui veut dire en français *Le soleil suspendu*¹. Il y avait lieu de croire que la cérémonie ne se finirait pas sans qu'on lui proposât quelque alliance, attendu qu'elles avaient eu grand soin de mener leurs jeunes sauvagesses, & les plus jolies, qui s'étaient bien vermillonnées. M. le chevalier les remercia de toutes ces faveurs; que, quant à la première, il y répondrait le lendemain; que, pour la seconde, il était très sensible qu'elles voulussent bien l'associer à leurs cabanes, qu'il ne les oublierait point & les regarderait dès à présent comme frères & sœurs². »

Le lendemain, on donne à une île le nom d'*Isle Orakouintone* : c'est là où fut construit le Fort-Lévis que les Anglais ne tardèrent point à prendre.

* * *

A côté des sauvages, il y avait les Canadiens. Lévis les a appréciés à Carillon. Ils se battaient autour d'un drapeau au-

1. Bougainville fut *Garoniatsigoa*, « le grand ciel en courroux »; il appartient à la famille iroquoise de la *Tortue*, qui se disait la première pour l'éloquence & les conseils, à laquelle appartenait aussi Montcalm, — & dans le *Dernier des Mohicans*, Uncas fils de Chingachgook.

2. M. l'abbé Casgrain a supprimé la fin de cette jolie page, qui lui a sans doute paru quelque peu scabreuse, & qui semble écrite par Fenimore Cooper, ou par Chateaubriand. On se rappelle ce que Montesquieu écrivait en 1748 dans l'*Esprit des Lois* (chap. XVII) : « Les sauvages du Canada font brûler leurs prisonniers, mais, lorsqu'ils ont des cabanes vides à leur donner, ils les reconnaissent de leur nation. » Ici, c'est pour honorer Lévis que les sauvagesses vermillonnées lui accordent cette naturalisation. René, arrivant chez les Natchez, est obligé de prendre femme.

quel ils attachaient un grand prix. « C'était un don offert par les dames canadiennes. Fait d'une riche étoffe, il portait au centre, sur un fond d'azur semé de lis, une image de la sainte Vierge, que ces dames avaient brodée de leurs propres mains... Il fut rapporté troué de balles, suspendu aux voûtes de l'église des Récollets de Québec, conservé comme une précieuse relique. Aux jours des solennités publiques », ajoute M. l'abbé Casgrain¹, « les Canadiens le promènent en triomphe. » Dieskau, le prédécesseur de Montcalm, les avait maltraités; Vaudreuil, leur compatriote, était un peu faible pour eux; Lévis resta juste envers eux. Lors de la prise du fort William-Henry, il n'oublie pas de noter que les Canadiens ont, aussi bien que toutes nos troupes & les officiers supérieurs, exposé leur vie pour sauver les Anglais & retenir les sauvages. Au début de l'hiver 1757-58, lorsque la disette se fait sentir, que cite-t-il aux troupes mutinées? L'exemple de « deux mille Acadiens qui n'avaient pour toute nourriture que de la morue & du cheval². » En octobre 1758, les Canadiens, prévenus par les sauvages, réussissent à défendre le Fort-Duquesne, déjà sauvé par eux en 1755³, mais qui doit être néanmoins évacué un mois après. Leur découragement n'est point dissimulé. A la fin d'octobre 1759, Québec pris, « la consternation était générale dans la colonie, & les habitants s'excusaient de marcher, disant qu'ils étaient malades⁴. » Le 28 avril 1760, à Sainte-Foye, les miliciens se conduisent bien; mais à la fin d'août le désarroi s'aggrave, « les Canadiens revenus de

1. Casgrain, t. I, pp. 409 & 426. De même L. de la Brière, *L'autre France*, Paris, Dentu, 1886, p. 80. L'auteur, ancien zouave pontifical, & qui dédie son livre au général de Charette, parle du « vieux drapeau de Montcalm, jauni, conservé par les Canadiens de Québec, gardé par le bâtonnier des avocats & porté dans les cortèges officiels au milieu d'une escorte de zouaves pontificaux. »

2. Lévis, *Journal*, p. 122. Le lecteur a rectifié le lapsus qui nous a fait dire plus haut que l'Acadie fut perdue en 1763 au traité de Paris : chacun sait que c'est la paix d'Utrecht qui l'enleva à Louis XIV dès 1713 ainsi que Terre-Neuve.

3. Trois cents Canadiens y avaient battu les deux mille cinq cents hommes de Braddock qui y fut tué lui-même.

4. Lévis, *Journal*, p. 229.

L'Île-aux-Noix se retirent dans leurs paroisses, jettent l'épouvante parmi ceux qui étaient à Saint-Jean & qui se retirent de même, de sorte que leur désertion totale (& celle d'un grand nombre de nos soldats) réduisent les troupes au nombre d'environ deux mille quatre cents tout au plus¹. » Vaudreuil dut ainsi capituler avec ce que Lévis, encore désireux de se battre², avait encore de troupes, Languedoc, Berry, la Marine³, Royal-Roussillon, la Sarre, Guyenne⁴, la Reine & Béarn⁵, — soit, si nous nous reportons à l'état de la revue suprême faite à Montréal par Lévis, au campement du rempart, 1953 soldats & 179 officiers présents, 241 soldats à l'hôpital⁶.

*
* *

Voilà, il nous semble, ce que le chevalier de Lévis a rapporté de plus intéressant au sujet des ressources propres à la colonie, sauvages & Canadiens, dont les services n'ont pu seconder assez efficacement le zèle des troupes de ligne pour repousser les Anglais. Il a reconnu sincèrement ce que valaient les uns & les autres à la guerre. L'on aime à rapprocher ces témoignages de Lévis & ce que disent les poètes français du Canada contemporain, Octave Crémazie⁷, quand il s'écrit :

« O Canada, plus beau qu'un rayon de l'Aurore,
Te souvient-il des jours où, tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes grands lacs.....
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets,

1. Lévis, *Journal*, pp. 300 & 303.
2. Ne fût-ce que dans la petite île Sainte-Hélène, qui est au milieu du fleuve, en face de Montréal.
3. Embarqués à Montréal dès le 14.
4. Le 15.
5. Le 16.
6. On porte encore 46 officiers qui étaient repassés en France, 122 absents, 548 disparus ou désertés, 257 employés à l'intérieur du pays.
7. Virgile Rossel, *Revue d'hist. littér. de la France*, 15 octobre 1894, p. 472. Crémazie est mort en 1879.

.....
 Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,

 Où leur âme suivait une chasse éternelle
 D'énormes caribous & d'originaux géants ? »

on bien Louis Fréchette¹, originaire de Montréal, lorsqu'il soupire :

« O notre histoire !.....
 O registre immortel, poème éblouissant
 Que la France écrivit du plus pur de son sang,

 Quand notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
 Ferma son aile blanche & repassa les mers ! »

IV. — LÉVIS ET L'ABANDON DE LA COLONIE PAR LA MÉTROPOLE.

Malgré les efforts des troupes de terre, des milices canadiennes, des sauvages affidés, de Montcalm & de son lieutenant Lévis, le Canada était livré à lui-même, mal ravitaillé, mal administré. « L'agent si dévoué de Colbert, l'intendant Talon², avait été remplacé au dix-huitième siècle par des successeurs pleins de zèle comme lui, mais d'un génie d'organisation moins puissant³ », & aussi par des gaspilleurs absolument dépourvus de toute conscience. Que pouvaient, dans de telles conditions, faire un Montcalm, un Lévis ? « En quittant ce pays, nous chanterons de bon cœur l'*In exitu Israel* », écrit Bougainville dès novembre 1756.

1. *Ibid.*, p. 479, vers tirés de la *Légende d'un peuple* de Fréchette : on sait que les *Fleurs boréales* du même poète ont été couronnées par l'Académie française en 1880.

2. Le grand'oncle de la marquise de Montcalm & le fondateur de l'administration royale au Canada.

3. Gailly de Taurines, *La Nation canadienne*, 1894, p. 31. L'ouvrage vient d'obtenir un des prix Montyon. Séance de l'Académie française du 22 novembre 1894.

La responsabilité de cet état pèse surtout sur l'intendant Bigot, parent & protégé du maréchal d'Estrées. Aussi les Canadiens ne le ménagent-ils pas. Voyez le portrait que fait de ce personnage M. l'abbé Casgrain : « Petit de taille, cheveux roux, figure laide & couverte de boutons, punais¹, imprégné de parfums & d'eau de senteur, hautain, prodigue, joueur effréné, avec les mœurs du Roi, — son nom personnifie toutes les hontes de son époque². » Ailleurs il l'appelle « un Verrès au petit pied » ; il dit que l'apprentissage de ses dilapidations avait été fait lors des fortifications de Louisbourg. Bougainville aussi le comparait à Verrès. Montcalm, toujours ami des souvenirs classiques, assimile ses concussions à celles de Verrès & à « celles de Marius dont parle Juvénal. » Aussi, lors de son retour³, fut-il mal reçu par Berryer, ministre de la marine, jeté à la Bastille⁴, banni à perpétuité du royaume avec confiscation de ses biens⁵.

De là le grand intérêt de la correspondance de Lévis avec l'intendant. En août 56, il lui demande ce qui est nécessaire à un hôpital; les soldats ont « l'escorbut : tant qu'à moi, je ne puis en prévenir que M. le général & vous⁶. » Un autre jour, il redemande des caisses de remèdes, des chirurgiens⁷, de quoi faire du pain pour deux mois à toute l'armée⁸. Par

1. De même il dépeint Choiseul, « ce petit roquet, roux & punais (comme Bigot), qui menait la France en laisse derrière sa levrette (la Pompadour). » II, p. 380.

2. Casgrain, I, pp. 100, 182 (« la sultane » qui joue avec l'intendant à la Pompadour), 186, 313 (« les satellites »). — De même le munitionnaire général. Casgrain, I, p. 316 (la « belle amazone »).

3. Bigot était parti avec « sa sultane ». Le 28 septembre 1760, il écrit à Lévis que M^{me} Péan s'ennuie beaucoup & qu'elle est, durant la descente de Montréal à Québec, « incommodée de la mer. »

4. Et Vaudreuil aussi; mais celui-ci fut encore acquitté.

5. Casgrain, II, pp. 418 & suiv. M^{me} Pénisseault, qui avait fixé l'attention de notre chevalier à Montréal, sut gagner les bonnes grâces de Choiseul : son mari, d'abord condamné comme concussionnaire, fut injustement absous dans la suite.

6. Lévis, *Lettres*, p. 39.

7. *Ibid.*, p. 41.

8. *Ibid.*, p. 64.

courtoisie, il loue son ordre & son activité¹. En mai 60, il lui dépeint la situation comme inquiétante, & craint « que la France ne nous ait abandonnés : il vente N.-E. depuis longtemps, nous sommes dans les grandes mers, rien n'arrive². »

Pendant de longs mois, la Nouvelle-France est séparée de la Métropole. Montcalm, Lévis & Bourlamaque ne partent de Brest qu'au commencement d'avril; encore craignent-ils de rencontrer, sur les côtes du Canada, les ice-bergs. Le 30 octobre 1756 part la dernière lettre³. C'est le 15 avril suivant (57) que s'offre la première occasion d'un départ pour la France. Dès juillet, Lévis avise Vaudreuil que Montcalm lui représentera « qu'il faudrait au moins 3,000 hommes effectifs pour la défense de cette frontière⁴. »

Le 5 novembre 57, les derniers vaisseaux partent de Québec : c'est le 22 avril (58) que l'on peut adresser le premier courrier officiel en France. — Le 30 octobre 58, le dernier vaisseau se prépare à appareiller⁵ : c'est le 15 avril suivant (59) qu'il est possible de correspondre à nouveau. — Le 10 novembre 59, dernier départ à bref délai : au début de l'hiver de 1760, Lévis sera de force rentré en France⁶.

Sans cesse on demande des renforts, rien ne vient. « Si nos escadres n'arrivent que dans le mois de mai (1758), il y a lieu de craindre qu'elles ne soient pas rendues assez à temps pour empêcher la prise de Louisbourg⁷. » A la fin de juillet, la ville fut enlevée par les Anglais. En septembre 59, il conseille à Montcalm de se tenir rassemblé le plus possible, « car les ennemis doivent chercher à avoir une action qui donne de la

1. Lévis, *Lettres*, p. 83.

2. *Ibid.*, p. 308.

3. 15 nov. 1756, départ de la dernière frégate.

4. Lévis, *Lettres*, p. 20.

5. 15 nov. 1758, départ de Bougainville envoyé par Montcalm (plutôt que par Vaudreuil) pour peindre la situation à Versailles. Il revient le 10 mai 1759.

6. C'est le 13 juin 1760 seulement que parviennent à Montréal les dépêches de Versailles.

7. Lévis, *Lettres*, p. 183 (6 mai 1758). L'escadre de La Clue fut presque entièrement dispersée par l'une des flottes anglaises.

réputation à leurs armes¹. » Quelques jours après, le général en chef était tué, Québec rendue. En mai 60, l'arrivée de deux gros navires qui mouillent à la Pointe-Lévis oblige le chevalier à lever le siège qu'il donnait à Québec; mais il a quelques illusions passagères : il s'imagine que les vainqueurs n'ont pas reçu de secours, qu'ils sont tristes & mécontents, qu'ils font démolir les murailles de Louisbourg & expulser les habitants de Québec. Mais à la fin du mois, Murray, qui est un homme courtois², offre à Lévis de capituler avec lui : « Les vivres vous manquent, ainsi que les munitions; on dira que le défaut de tout vous y oblige, au lieu qu'avec M. Amherst on dira que c'est la force³. »

Lévis saisit, dès son arrivée, le mauvais état de ses troupes. A Québec, quantité de malades. A Carillon, « les soldats de la colonie représentent qu'ils n'ont point de savon, pas même pour faire leur barbe; ce qui était cause qu'ils étaient malpropres⁴. » S'il dispose de quatre-vingt-treize bateaux, plusieurs ont besoin de réparations : « il me manque de quoi les calfater⁵. » Les hommes désertent : « deux qui ont déjà passé par les verges, & un jeune que, sans doute, ils ont débauché. Ce sont des drôles fort intelligents; j'ai promis aux sauvages 300 livres de ceux qu'ils m'amèneraient en vie, 150 de ceux dont ils apporteraient la chevelure⁶. » Avec les chaleurs d'août s'aggrave « l'escorbut⁷. » Les miliciens ne prennent pas soin d'eux, & ce sont presque tous « des jeunes gens ou des enfants. » Ni chirurgiens, ni caisses de remèdes⁸. Dès le 4 août 1756, Lévis avise l'intendance qu'il n'a au magasin que 123 quarts de farine, « ce qui ne fait du pain que pour vingt jours. » Quelques jours plus tard, « impossible de faire usage

1. Lévis, *Lettres*, p. 235 (6 sept. 1759).

2. Voir les échanges de douceurs avec Lévis. Il visite lui-même les officiers blessés, se fâche contre les religieuses.

3. Lévis, *Lettres*, p. 335. C'est une lettre d'un officier français, alors prisonnier, à Lévis (30 mai 1760).

4. Lévis, *Lettres*, p. 25 (18 juillet 56).

5. *Ibid.*, p. 28.

6. *Ibid.*, p. 29.

7. *Ibid.*, pp. 32, 39.

8. *Ibid.*, p. 41 (3 août 56).

de la mélasse, faute de chaudière. J'ai fait essayer de faire faire de la bière aux soldats avec leurs marmites; mais cela n'a pas réussi parce qu'elles sont trop petites... J'ai empêché qu'on ne distribuât davantage de mélasse. » Dès octobre, la saison commence à devenir rude, écrit Lévis au maréchal de Belle-Isle; à la fin du mois les gelées se font sentir, dit-il au garde des sceaux; en novembre, il neige¹.

En 57, la mauvaise situation des troupes est plus fortement marquée dans la correspondance du chevalier. Il souhaite que nos forces navales² gardent mieux le golfe du Saint-Laurent : « Nous avons eu beaucoup de vaisseaux pris, qui étaient chargés de vivres pour cette colonie³. » Au maréchal de Mirepoix il avoue qu'il craint que l'ennemi ne fasse « à la fin ce que les Moscovites ont fait aux Suédois⁴, parce qu'il nous arrive aussi de *brider le cheval par la queue*⁵. » Il demande que l'on envoie « une grosse escadre » sur les côtes de la Nouvelle-York, que la ville soit invitée à s'ériger en république, que l'on profite des éléments flamands ou germaniques qui y sont⁶. Au marquis de Paulmy, ministre de la guerre, il parle des réductions de vivres jugées nécessaires : « J'ai montré l'exemple en mangeant des mêmes viandes que les troupes. » La dernière lettre qu'en 1757 il adresse en Europe⁷ signale nettement le peu de vivres qui restent pour attendre les secours qui ne peuvent venir de France qu'en mai 58 : « récolte mauvaise, beaucoup de vaisseaux marchands pris. »

1. Dès l'hiver de 56-57, il faut à Québec mêler de la farine d'avoine & de pois à celle de blé (Casgrain, I, p. 180).

2. Les derniers renforts de la France sont ceux de 57.

3. Lévis, *Lettres*, p. 134 (sept. 57).

4. Allusion aux victoires de la Russie sur la Suède au dix-huitième siècle, aux résultats de la paix de Nystadt, à la conquête alors récente d'une partie de la Finlande par les Moscovites.

5. *Ibid.*, p. 136.

6. Cette curieuse observation du chevalier de Lévis permet de reconnaître que les éléments de la population étaient déjà fort disparates à New-York; il semble en quelque sorte prévoir une transformation politique, celle qui aura lieu dans une vingtaine d'années. L'événement a justifié ces idées.

7. Au roi de Pologne.

La disette commence de bonne heure. Dès le 28 septembre 1757, Vaudreuil ordonne à Lévis de réduire la ration des troupes « à une livre de pain, un quart de pois, un quart de lard. » Le 1^{er} novembre, Vaudreuil & Montcalm lui ordonnent de descendre « à une demi-livre de pain, trois quarts de bœuf, un quart de morue, un quart de pois ; » il parle lui-même aux soldats de Béarn, qui se soumettent de bon cœur, puis aux troupes de la Marine, qui avaient refusé les vivres ; « il ferait pendre sur-le-champ le premier qui hésiterait ; ils firent des excuses ¹. » La mutinerie est dans l'air : il doit avertir les grenadiers que l'on est « comme dans une ville assiégée, privée de tout secours, » à Montréal. Le 1^{er} décembre, on ôte le quarteron de pain que l'on distribuait au peuple. On veut faire donner moitié bœuf & moitié cheval ; le peuple ne veut pas de cette dernière viande. Les femmes se révoltent ; elles réclament du pain au gouverneur général ². Lévis rapporte l'esprit de la réponse qui leur fut faite. Pas de pain, même pour les troupes ; « le roi n'était pas obligé de fournir du pain au peuple. Le Gouverneur avait cependant fait tuer des bœufs & des chevaux ³... Les femmes répondirent qu'elles avaient de la répugnance à manger du cheval, qu'il était ami de l'homme, que la religion défendait de le tuer... Vaudreuil dit que c'était une chimère ; que la première fois qu'il leur arriverait de faire une émeute, il les ferait toutes mettre en prison & pendre la moitié ⁴. » Le 4 décembre la ration descend à une demi-livre de pain, demi-livre de bœuf, demi-livre de cheval, un quart de pois. Le 9, Lévis contraint les soldats de Montréal à prendre du cheval, mais non sans peine. « Il fit couper du cheval pour lui & le fit prendre par un de ses domestiques ; il ordonna aux grenadiers d'en prendre ; il dit que, le premier qui ferait difficulté, il le ferait pen-

1. Lévis, *Journal*, p. 114.

2. C'est à l'époque où Montcalm écrit : « Ingénieurs ! artilleurs ! pauvre roi ! » — *Pauvre peuple*, s'écrit M. Casgrain, I, p. 328.

3. Je note ce qui suit : « Le peuple prétendait que le munitionnaire, Cadet, faisait ramasser toutes les *rosses* pour les donner à manger ; aussi tout cheval exténué était appelé *un Cadet*. » Casgrain, I, p. 333.

4. Lévis, *Journal*, p. 118.

dre; que les troupes en avaient mangé à Prague¹, qu'il en mangeait tous les jours, que deux mille Acadiens n'avaient pour toute nourriture que de la morue & du cheval, & que, si les habitants apportaient tous les jours au marché une si grande quantité de bœufs, c'était le temps où ils les tuaient & où les glaces conservaient la viande pendant une grande partie de l'hiver². » Le jour des Rois 1758, des grenadiers apportent à Lévis un plat de cheval accommodé à leur façon, qui se trouve moins bon que le sien³. »

*
* *

En juin 58, « le manque de vivres retarde nos opérations⁴. » Lévis est mis à la tête de 3,000 hommes : mais il n'a « que pour deux mois de farine & de graisse, ne pouvant porter ni pain ni biscuit, pas même de tentes pour nous mettre à couvert⁵. » Pas de vivres : Lévis en voit les conséquences. A l'automne de 57, Montcalm écrivait — « en style de Rabelais — que tout Québec faisait *c.c.* dans ses culottes pour Louisbourg⁶ ». Les Anglais d'Halifax, à la vue des bastions sous lesquels lord Loudun plantait des légumes, disaient que « le jardinier, leur commandant, voulait bombarder Louisbourg avec des navets. » Lévis ne marque ni l'effroi des uns ni la défiance des autres. Il ne partage pas les douces illusions de ses camarades. C'est bon pour Bougainville qui, envoyé en parlementaire au camp anglais, parie deux paniers de vin de Champagne contre deux de bière de Londres que Louisbourg ne serait pas prise « pour le 15 août inclusive-

1. Montcalm, qui avait servi & souffert en Bohême, écrit aussi en 57 à Lévis : « Les temps vont être plus durs qu'à Prague..., les hommes ont donné à Prague des preuves qu'ils se prêtent à tout. »

2. Lévis, *Journal*, pp. 120 & suiv.

3. « Nous attendons avec impatience l'arrivée des vaisseaux & des vivres de France. » (A Paulmy; Lévis, *Lettres*, p. 181, 22 avril & 6 mai 1758). Ils apportèrent des vivres à 12,000 hommes pour 105 journées. Casgrain, I, p. 376, d'après le *Journal* de Montcalm.

4. Lévis, *Lettres*, p. 185.

5. *Ibid.*, p. 186.

6. Casgrain, d'après Bourlamaque, p. 170.

ment¹. » Lévis comprend que, par un tel temps d'incurie gouvernementale, c'en est fait de la forteresse que l'on avait construite, à grands frais, comme Québec, mais au hasard.

Quelques jours avant que Louisbourg se rende, il avise d'Argenson qu'elle sera prise « si l'escadre n'arrive pas au secours². » A la fin d'octobre, la position devient de plus en plus critique; l'armée ennemie, de plus en plus considérable, « nos renforts nous parviendront difficilement à cause de la prise de Louisbourg. » Il informe le roi de Pologne que l'on espère que son gendre enverra en 59 des secours suffisants.

On a le mémoire que Bougainville, au nom de Montcalm, soumit à la cour & qu'il rédigea en janvier 1759. J'y note cette phrase curieuse : « A qui n'est pas sorti d'Europe, il n'est pas possible de concevoir quel miracle de création il faut pour faire en Canada une guerre européenne : cette peinture est au-dessus du pinceau le plus énergique », ajoute le jeune colonel qui se pique de beaux-arts, « du coloris de Rubens même³. »

En février 59, la recherche des grains dans le gouvernement de Montréal, qu'on espérait produire 30 milliers de minots de blé, n'en donne que 8, à peine un peu plus du quart. Lévis inscrit dans son *Journal* qu'une nouvelle recherche « avec les moutures des moulins & une partie des dîmes des curés⁴ » pourra encore en fournir 4; on aura de la peine à pouvoir « primer l'ennemi en campagne, faute de vivres⁵. » En mai,

1. Le 3 septembre il apprit qu'il n'avait pas gagné son pari, la ville ayant cédé le 26 juillet.

2. De même Lévis, *Journal*, p. 111. « La place n'est pas en état de résister; le revêtement du corps ne vaut rien. Il est surprenant que la Cour ne soit pas informée de l'inutilité qu'il y a à faire travailler sur une aussi mauvaise position » (15 oct. 57).

3. *Lettres & pièces*, p. 81.

4. Celles-ci étaient peu de chose. « Pour 10 minots de dîmes qu'un curé a en France, il n'y en a ici que 4. Elles ne sont point comme dans votre pays 1/11, mais 1/26... On ne donne un œuf que pour recevoir un bœuf... En 1737, la barrique de vin coûtait 80 livres, la corde de bois 1 écu. » (Lettres de J. Navières, curé de Sainte-Anne de Beaupré, signalées par M. Drapeyron au Congrès des Sociétés savantes en mars 1894.

5. Lévis, *Journal*, p. 173.

arrivent deux frégates de renfort¹. Le munitionnaire veut acheter des bâtiments en France, mais « il est gêné par le peu de moyens que le ministre lui fournit². » Grâce au dévouement de quelques négociants, on finit par avoir 23 voiles qui portent 600 hommes de recrues, « 200 milliers de poudre, peu de vivres & de marchandises sèches, le reste en boisson, & 2000 matelots. » Fait-on des brûlots pour défendre Québec? ils ne servent de rien. Des cajeux? même effet. Faut-il évacuer la ville après la mort de Montcalm? « on distribue assez mal à propos³ de l'eau-de-vie aux soldats & aux Canadiens, dont plusieurs furent enivrés & perdirent leurs sacs⁴. » Lorsque Lévis prend la place de Montcalm, l'armée manque de tout. « Faute de munitions de guerre & de bouche, il nous sera impossible de faire aucune expédition ni entreprise cet hiver. Nous finirons de manger la plus grande partie du reste des bœufs & des chevaux⁵. » Il demande pour mai 1760 une escadre qui puisse devancer celle d'Angleterre, nous rendre maîtres du fleuve, amener 6000 hommes de troupes de débarquement & 4000 de recrues. Si l'escadre vient, les Français auront au plus 1200 sauvages; si elle tarde, « nous serons fort heureux s'ils ne sont pas contre nous. » En décembre, on apprend qu'un gros vaisseau de trente pièces de canon, parti de France en août, est à Gaspé, retenu par les glaces, & qu'il a des *paquets* de la cour⁶. Mais ce ne sont pas des renforts.

1. Que rapporte Bougainville de sa mission en France? Le grade de maréchal de camp pour Lévis, celui de lieutenant général & le cordon rouge pour Montcalm, la grand-croix de Saint-Louis pour Vaudreuil, le grade de brigadier pour Bourlamaque, celui de colonel & la croix de Saint-Louis pour lui-même. Pour les colons, de belles promesses, peu de vivres.

2. Lévis, *Journal*, p. 179.

3. Non Lévis, qui n'y est pas, mais Vaudreuil.

4. Lévis, *Journal*, p. 211.

5. Lévis, *Lettres*, p. 245 (1^{er} novembre 59).

6. Lévis, *Journal*, p. 236. Ce navire fut pris en Gaspésie par les Anglais, comme les bâtiments qui, un peu plus au sud, se réfugièrent dans la large baie des Chaleurs.

Voici une phrase d'un *Projet d'attaque sur Québec*¹. « Pour se procurer des espions affidés, on pourrait s'adresser aux Jésuites : ils sont propres à inspirer le zèle nécessaire pour risquer sa vie dans une besogne où peut entrer le motif de la religion. » N'est-ce pas comme un souvenir du procès de Damiens où, deux ans auparavant, « la Pompadour eût tout donné pour que le régicide compromît les Jésuites²? » Ne serait-ce point l'œuvre de Bougainville qui aimait à poser quelque peu pour le janséniste³, qui tenait pour mauvais de fréquenter les prêtres de Saint-Sulpice « & les Jésuites de ce continent », qui se croyait obligé, s'il entendait « quelques invectives contre Jansénius, de tousser, de cracher, de protester en secret contre ces propos? » On sait que les troubles causés par la bulle *Unigenitus* depuis 1713 cessaient à peine, que les Jansénistes venaient d'être encore persécutés par le clergé, que les Jésuites allaient être bientôt abolis. Ont-ils fourni des espions à Lévis?

Quoi qu'il en soit, nous touchons au brillant fait d'armes qui justifie les beaux vers de Louis Fréchette :

Québec, c'est notre ville au merveilleux décor,
C'est la ville des preux & des grands coups d'épée;
Et, quand le vent la nuit siffle dans les créneaux,
On sent passer dans l'air des souffles d'épopée⁴.

Quand Lévis est sous Québec, en avril 1760, il espère qu'il viendra de France un peu d'artillerie & de munitions. Les Anglais lui envoient trois à quatre barriques de vin pour l'hôpital & demandent « de la pruche » : il répond que ce remède pour les scorbutiques (la moitié de la garnison anglaise était, à sa connaissance, malade), il ne l'enverra point, « la place étant assiégée », mais il en usera à l'hôpital. Toutefois, il en adresse deux paquets destinés à Murray⁵, gouverneur anglais

1. *Lettres & pièces*, p. 191. Hiver 59; pièce sans signature.

2. Michelet, XVI, p. 283.

3. Voir notamment Casgrain, I, p. 215.

4. Fréchette, *Feuilles volantes* (1891), cité par Virgile Rossel, *Revue d'hist. littér. de la France*, 15 oct. 1894, p. 483.

5. En 1758, mêmes échanges de courtoisie avaient lieu, à Louis-

de Québec; celui-ci lui renvoie en échange un fromage de Chester. Lévis fait passer à son adversaire des perdrix & des bécassines; celui-ci lui renvoie en échange des gazettes d'Europe dernièrement arrivées. Le maréchal-de-camp est tout surpris « qu'on n'y fasse aucune mention de ce continent »; le chef anglais, de même. Au large, pas une voile française. « Il vente gros nord-est; nous sommes aux grandes mers, rien n'arrive; je juge la colonie perdue, sans ressource, s'il ne vient du secours; il n'y a point de notre faute; il semble que Dieu ait abandonné cette misérable colonie ¹. »

Ce siège de Québec par Lévis est levé. Les soldats sont « presque tous nu-pieds », les armes demandent des réparations. On est dépourvu de tout : impossible de donner des vivres à Montréal, du bois & des chandelles aux corps de garde², de continuer les relations avec Murray jusque-là si courtois. « Celui-ci prie le chevalier de Lévis de ne pas lui envoyer si souvent de parlementaires³. » Dès lors, il s'adresse à Amherst, major-général commandant en chef les troupes anglaises, qui ne donne pas la moindre satisfaction à ses demandes.

Mais que fait Louis XV? « Les officiers, morts, prisonniers, estropiés, obligés de vendre leurs vêtements pour vivre; les troupes, toutes nues; les habitants, ruinés, sans ressources par la nouvelle du non-paiement des lettres de change : nous sommes perdus, nous ne pouvons faire face partout, nous manquons de vivres, de munitions, généralement de tout⁴...

bourg, entre de Drucour & Amherst. Le gouverneur français mettait son chirurgien à la disposition des officiers anglais; Amherst renvoyait en échange un magnifique ananas des Antilles pour M^{me} de Drucour; celle-ci répondait par l'envoi d'un panier de champagne. (Casgrain, I, p. 491.) On se souvient des étranges politesses échangées, chapeau bas, à Fontenoy entre milord Ch. Hay & le comte d'Auteroche, & de l'invitation faite par les Français aux Anglais de tirer les premiers.

1. Lévis, *Lettres*, pp. 307 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 340.

3. 7 juin 60 (reçue le 18 par Lévis).

4. De même Lévis, *Journal*, p. 288. « Ni fusils, ni baïonnettes; un seul navire de guerre (la flûte *la Marie*)... nulle espérance de secours, le fleuve étant couvert de navires de guerre anglais. » (Début de juin 1760.)

Une seule frégate, arrivée avant la flotte anglaise, eût décidé la reddition de Québec & assuré le Canada pour cette année... Nos secours ne sont partis de Bordeaux que le 10 avril; s'ils étaient partis en mars, ils sauvaient la colonie & comblaient de gloire les armées du roi¹. » Lévis en est réduit à prendre aux habitants presque tous leurs animaux, « ne leur laissant que quelques vaches pour vivre². » Les lettres qu'il écrit, dès son retour en France, protestent à nouveau contre la capitulation de Montréal, contre l'attitude du général anglais Amherst. Ce n'est pas ainsi que Voltaire parle des « 1500 lieues de pays, perdues le jour où Montcalm mourut, & dont les trois quarts étaient des déserts glacés : le Canada coûtait beaucoup & rapportait très peu³. »

En un mot, Lévis ne s'est pas fait illusion. Que la colonie fût abandonnée par la métropole, livrée aux Anglais, perdue malgré les efforts de ses derniers défenseurs, il ne l'a pas ignoré. S'il a fortement marqué cet état désespéré, si ses témoignages ont quelque intérêt, on a pu le voir dans ce qui précède. Si l'historien a quelque reproche à lui faire aujourd'hui, ce n'est point d'avoir eu les yeux fermés, de n'avoir averti personne de la gravité de la situation, ni donné, lui mondain, l'exemple de la sobriété, ni tenu la main à la discipline.

V. — JUGEMENTS PORTÉS SUR LÉVIS.

A ce que Lévis, par son *Journal* & surtout par ses *Lettres*, nous apprend sur lui-même, sur ses actes, sur son caractère, il ne sera pas inutile de joindre & de comparer ce que disent ses supérieurs, ses camarades, ses intérieurs.

Dans les Lettres de la cour de Versailles, il n'y a que des compliments pour Lévis. Paulmy trouve « les détails intéressants », dit que l'on peut compter sur la sagesse de ses mesures, le recommande à Belle-Isle⁴ qui le remplace. Moras

1. Lévis, *Lettres*, pp. 358, 361, 366.

2. *Ibid.*, p. 371 (14 juill. 60).

3. Voltaire, *Précis du règne de Louis XV*, ch. xxxv.

4. « Le vieux Bellisle hors d'âge. » (Michelet).

approuve son zèle. Argenson, même en disgrâce, suit ses faits d'armes, le félicite pour son grade de maréchal-de-camp, lui souhaite celui de lieutenant-général. Montcalm mort, il sait que Lévis fera le nécessaire : « la juste confiance que vous avez acquise dans nos troupes les portera à vous seconder ¹. » D'après Belle-Isle, il est également propre « à mener le soldat à la guerre & à lui faire observer une bonne discipline ². » Montcalm tué, il dit au nom du roi que Lévis soutiendra « jusqu'au bout l'honneur des armes, à quelque extrémité que les affaires puissent être réduites ³. » Massiac ne lui reproche que sa modestie ⁴. Berryer le félicite d'être fait maréchal-de-camp ⁵, de vivre en bonne intelligence avec Vaudreuil, d'avoir « tant de bravoure, de zèle, d'expérience ⁶. »

* *

Tous ces compliments de Versailles sont un peu vagues & froids. Écoutons plutôt le jugement des hommes qui ont vu agir Lévis, qui ont été au Canada ses chefs ou ses collaborateurs ; recueillons aussi les avis des Canadiens de nos jours qui connaissent si bien l'histoire de toute cette période.

Montcalm juge Lévis très favorablement dès le début de la campagne. En juillet 1756, il le laisse « dans une position épineuse ; mais il s'en tirera mieux qu'un autre, étant rempli de zèle, d'intelligence & de courage..., jeune & vigoureux... La première reconnaissance qu'il a faite semble « furieuse » au général en chef : « Trois jours, M. de Lévis a marché comme les Canadiens & couché dans les bois au bivouac. » Montcalm le sait discret. Au lendemain de la prise de Chouaguen (Oswego), il lui confie une silhouette satirique de plusieurs officiers français & canadiens ; rentré à Montréal, un

1. Versailles, p. 204.

2. *Ibid.*, p. 196. Le maréchal tenait Lévis pour un homme « d'action & de précaution. » Casgrain, I, p. 295.

3. Versailles, p. 208.

4. *Ibid.*, p. 198.

5. *Ibid.*, p. 200.

6. *Ibid.*, p. 222.

jugement ironique sur certain mandement rédigé par l'évêque de Québec. Il estime que son brigadier tient bien son rang. Durant l'hiver de 1756-57, ne donne-t-il pas un très beau bal aux dames de Montréal? Ne promet-il pas aussi d'en offrir un second le lundi gras? D'après Montcalm, « beaucoup de profusion dans les rafraîchissements, d'attention dans les politesses ¹ ? » D'autres lettres du général en chef nous montrent Lévis « s'amusant fort ² » durant cet hiver de 1756-57, & parlent de trois bals donnés par lui : « J'aime beaucoup mon galant chevalier de Lévis », dit Montcalm. « Je passerai mon hiver avec lui; il est bien mon ami. Dites à M. de Mirepoix », écrit-il à sa femme dès novembre 1756, « que M. de Lévis fait toute ma douceur, & il n'y a nul compliment à cela... Au lieu d'un seul baril d'anchois & un d'olives, doublez cette provision ³. » Lévis est déjà tenu par son chef pour un homme capable de mener à bien les choses les plus malaisées. Le frère du gouverneur général conduit-il habilement une expédition aux environs du fort William-Henry, encore occupé par les Anglais, durant les premiers mois de 57? « M. le chevalier de Lévis s'en fût chargé, ou M. de Bourlamaque », écrit Montcalm à sa femme ⁴, alors que Lévis déclarait volontiers qu'il n'aurait pu faire mieux que Rigaud.

A l'automne de 57, le brillant mondain doit en passer par les mesures proposées par Montcalm, approuvées par Vaudreuil & la colonie, déplorées par le trop fameux intendant Bigot. « Un seul service; ni bals, ni violons, ni fêtes, ni assemblées », avait dit le maréchal-de-camp. Je laisse ici la parole au savant historien des derniers jours du Canada, au sujet de la femme du pillard officiel qui à Montréal dirigeait la succursale de l'entrepôt institué à Québec par Bigot, ce qu'on appelait « la Friponne. » M^{me} Pénisseault, qui vivait séparée de son mari, « belle, libre, enjouée, menait grand train, avait un salor.

1. Bourlamaque, p. 142.

2. *Ibid.*, p. 137.

3. Cité par Casgrain, I, p. 170.

4. *Ibid.*, p. 207, note. Dans une instruction datée d'août 1757, Montcalm dit que l'on peut « s'en rapporter à l'expérience de M. Lévis & à son zèle pour le service du Roi. » *Lettres & pièces*, p. 22.

fort recherché. Elle attira trop l'attention du chevalier de Lévis, qui se laissa captiver par ses charmes¹. Son assiduité au salon de cette jolie femme, déjà regardée comme légère, acheva de la compromettre, &, — dit M. l'abbé Casgrain, — attira sur M. de Lévis les sévérités de l'opinion². » Est-ce à cause de M^{me} Pénisseault que Lévis semble refuser le mariage que lui propose la maréchale de Mirepoix ? « Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour me marier ; je craindrais de prendre une femme qui ne vous fût pas agréable ; je voudrais en trouver une qui vous fût aussi attachée que je vous le suis³. » Durant la cruelle disette de cet hiver de 57-58, Montcalm, qui est à Québec, écrit à Lévis, qui est à Montréal, que leur présence est « utile » & non plus seulement agréable. D'ailleurs, en avril 58, Lévis donne des dîners officiels à ceux que Montcalm nomme « les grosses perruques » ; il travaille « en géographie, à un mémoire sur des points que le général en chef lui a donnés, à un sur des points qu'il s'est lui-même imposés⁴. » Le 18 mai, Montcalm avise Bourlamaque que l'on ne va plus avoir de bœuf que deux fois par semaine. « Tous les généraux taxés : le général (Vaudreuil) à 180 livres par semaine, votre serviteur à 120, le chevalier de Lévis à 50. Il ne donne plus à manger depuis mon arrivée : ce détail, pour vous seul... Il a ses soirées en règle, ainsi que ses dîners : vendredi & dimanche chez le général, pour moi jamais ou une fois en trois semaines⁵. Le 22, il estime que Vaudreuil a plus d'amitié pour Lévis que pour lui, mais sans « rendre au chevalier autant de justice qu'il devrait⁶. » En mai 58, Lévis est dans les parties

1. « Lévis passe sa vie avec sa société, chez M^{me} de Pénisseault. Il a été d'un grand souper. » 24 novembre 1756. (Bourlamaque, p. 137).

2. *Ibid.*, p. 321.

3. Lévis, *Lettres*, p. 225 (17 mai 59). Le 29 novembre 58 on reçoit un courrier, les gazettes jusqu'au 30 juin, & « une lettre au chevalier par M^{me} de Rotembourg qui lui dit des tendresses au lieu de nouvelles » (Bourlamaque, p. 282). Lévis se maria en février 1762 avec une Lorraine, M^{lle} Michel de Tharon.

4. Bourlamaque, p. 220.

5. *Ibid.*, p. 251.

6. *Ibid.*, p. 256.

de campagne : Montcalm note malicieusement une excursion où l'on a vu « la sultane régnante & sa famille », mais où n'ont pas été « le chevalier de Lévis & la Pénisseault¹. »

Sa bravoure, Lévis la montra dans la célèbre bataille de Carillon, où il commandait la droite, & Montcalm, le centre. Lévis « dirigeait ses attaques avec le même calme que s'il eût été à la parade². » Le soir même, Montcalm vainqueur regrettait de n'avoir pas eu sous la main « deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite, dont j'aurais confié le commandement au chevalier de Lévis : il ne serait pas échappé beaucoup d'Anglais. » Vaudreuil, jaloux de Montcalm qu'il propose pour le grade de lieutenant-général & aussi pour le rappel en France, demande à de Massiac, ministre de la marine, que Lévis le remplace : « Il réunit toutes les bonnes qualités de l'officier général, est généralement aimé, mérite de l'être³. » Les historiens du Canada constatent aussi que, parmi les invectives que s'envoient les officiers français, « Lévis grandit, reste toujours calme, froid, impassible », garde dans son *Journal* & dans ses *Lettres* le même esprit de justice & d'impartialité⁴. Il est comme heureux même lorsque les désastres consécutifs de Louisbourg & du fort Frontenac amènent Vaudreuil & Montcalm à vivre en meilleure intelligence. M. Casgrain regrette que Bougainville ait été chargé d'exposer, durant l'hiver de 58-59, à Louis XV, quel était l'état de la Nouvelle-France. Il eût fallu, dit l'érudit abbé, « un homme froid & impartial comme Lévis; mais il était indispensable au Canada⁵. » Ainsi Lévis ne laisse paraître aucune des tristesses qu'exprime Montcalm : « Impassible, l'extrémité du péril semble le mettre en verve⁶. » Québec est-il menacé au printemps de 59? On se souvient qu'il avait conseillé d'établir un camp retranché dans un endroit jusque-là

1. Bourlamaque, p. 257.

2. Casgrain, I, p. 414.

3. 1^{er} août 58.

4. Casgrain, I, p. 451. Un peu malade en octobre 58. (Bourlamaque, p. 269.)

5. Casgrain, II, p. 37.

6. *Ibid.*, p. 43.

négligé¹. « Lévis, toujours en bons termes avec le gouverneur, adoucit avec autant de tact que de prudence les rapports des deux ennemis, Vaudreuil & Montcalm². » Les Anglais débarquent le 30 juin : Lévis insiste pour l'établissement de certains retranchements, Montcalm n'en veut pas, mais cède enfin. Quelques jours après il écrit à Bourlamaque que « l'opiniâtreté du chevalier, dont l'opinion prévaut à celle de l'armée & à la sienne, ne lui déplaît que pour le bien³ » ; à Lévis même, qu'il délère volontiers à son avis, « mais tâchons de n'en avoir qu'un ; l'amitié & l'intérêt nous y doivent porter. »

Voilà bien Lévis tel que se le figurent les Canadiens d'aujourd'hui, « le sage Ulysse auprès du bouillant Achille, l'homme le plus remarquable qu'il y eût alors dans la colonie, se tenant toujours au-dessus des mesquines querelles qui l'entouraient, cherchant même à les apaiser. » A la fin de cette guerre, écrit encore M. Casgrain, « quand, après la bataille d'Abraham, tout semblera perdu, on le verra encore rassembler les débris de l'armée & venir sur le même champ de bataille gagner une dernière victoire⁴. » D'autre part, le sage Ulysse n'avait point l'exubérance du bouillant Achille. Si la correspondance de Montcalm témoigne envers son second d'une amitié qui va jusqu'à la tendresse⁵, celle de Lévis est moins expansive. Aussi, avec son esprit froid & impartial, il voit, jusqu'au dernier moment, plus clair que Montcalm dans la conduite de Vaudreuil ; ensuite, il n'y a pas d'animosité entre le gouverneur & lui.

1. Casgrain, p. 66, note 1, d'ap. Johnstone, *a dialogue in Hades*. L'auteur est un officier jacobite que Lévis prend vers cette époque comme aide de camp. Lévis avait joyeusement passé cet hiver de 58-59. « Que j'estime heureux le chevalier ! Je crois qu'il s'ennuie moins que nous », s'écrit Montcalm le 18 mars 59. (Bourlamaque, p. 295.)

2. Casgrain, II, p. 72.

3. Bourlamaque, p. 336.

4. Casgrain, I, p. 170.

5. M. Casgrain cite plusieurs « tournures ingénieuses & charmantes » de ses fins de lettres (I, p. 342).

Une preuve encore de l'estime que son chef avait pour lui. Montcalm cherche à atténuer les jalousies que certains officiers pourraient concevoir contre Lévis & à lui épargner tout désagrément. Le brigadier de Bourlamaque lui semble un peu mal disposé pour le chevalier fait maréchal-de-camp : « J'ai toujours pensé & pense encore », écrit Montcalm, « que M. de Lévis, qui a un ordre pour commander sur cette frontière, ne voulait que faire une tournée à votre camp, & non y résider. Quoi qu'il en soit, le mérite de cette campagne & des dispositions pour se défendre vous seront dus. Outre que M. le chevalier est de vos amis, je ne le crois pas envieux de gagner de la gloire aux dépens d'autres¹. » Quelques jours après, il insiste sur ce que Lévis a un commandement général qui s'étend sur le corps de Bourlamaque ; « mais personne ne doit agir séparément². » Aussi, rien d'étonnant à ce que Bougainville écrive à Bourlamaque que, Montcalm tué, « M. de Lévis fait remarcher l'armée³. » Ce n'est pas un vulgaire mérite dans ce moment critique dont parle Fréchette :

Le Canada français au firmament voilé
Voyait pâlir son astre,
Et dans leurs étendards les deux rivaux drapés,
Vainqueur comme vaincu, tombaient enveloppés
Dans le même désastre⁴.

Idee touchante que lord Dalhousie, gouverneur général en 1827, avait exprimée sur l'inscription de la colonne élevée à Montcalm & à Wolfe : *Mortem virtus communem, famam historia, monumentum posteritas dedit.*

Les fatigues de ce mois de juillet 1759, dont la première moitié se passa aux retranchements, l'autre sous le feu des Anglais, Lévis les supporte mieux que Montcalm. Celui-ci le félicite d'être « infatigable ; c'est toujours au mieux, ... tout ce

1. Bourlamaque, p. 344 (19 août 1759).

2. *Ibid.*, p. 348 (2 sept. 59).

3. *Ibid.*, p. 357 (18 sept.).

4. Cité par V. Rossel, *l. c.*, p. 481.

que vous faites est toujours très bien. S'il ne fallait que votre vigilance pour sauver le pays, la besogne serait sûre¹. » Son camp est canonné : « Soyons d'accord, lui écrit Montcalm, après quoi il en arrivera ce qui plaira à Dieu. » Pénible coïncidence pour le chevalier : c'est du haut de la Pointe-Lévis, rivage qui porte le nom de deux vice-rois de sa famille, que les mortiers & canons de Wolfe ouvrent le feu contre Québec. Cependant « l'infatigable & vigilant Lévis parcourt la ligne de nos troupes nuit & jour d'un jarret aussi solide que celui d'un coureur de bois², toujours sur pied à l'aile gauche, prenant si peu de sommeil que Montcalm s'en inquiète & ne l'avertit que pour des choses importantes³. » Toujours prudent, il n'ose appuyer par un gros détachement une embuscade de sauvages qui arrête une colonne conduite par Wolfe, faute de temps pour recevoir les ordres formels de ses chefs. Une autre fois, Wolfe & Lévis se trouvent face à face, pouvant « se toiser de près, séparés seulement par les étroits rapides de Montmorency. Si Wolfe appréciait le redoutable adversaire qui gardait la gauche des Français, sa personne même ne lui était plus inconnue⁴. »

Vient la chaude affaire du 31 juillet 1759. « Quelque chose qu'on pût dire à M. le chevalier pour sa conservation, qui nous était très précieuse, exposé à une grêle de bombes & de boulets, il y donnait ses ordres avec une tranquillité & un sang-froid admirables⁵. » Il avait passé dix heures consécutives à cheval. Aussi Vaudreuil le félicite-t-il le 1^{er} août. Il a toujours « goûté les conjectures » de Lévis, il connaît « la fermeté & la vivacité des mouvements » qu'il a ordonnés la veille⁶. « Je sais que vous avez constamment surveillé & que vous vous êtes porté partout. Tout le monde était occupé du danger auquel vous vous exposiez. Je vous prie d'éviter à l'avenir des risques aussi évidents. Ménagez-vous, je vous prie,

1. Cité par Casgrain, II, p. 98.

2. Casgrain, II, p. 109.

3. *Ibid.*, p. 119.

4. Casgrain, II, p. 130, d'ap. le *Journal* de Malartic.

5. *Ibid.*, p. 133, d'ap. ce même *Journal*.

6. *Ibid.*, p. 139.

nous en aurons besoin. » Aussi les historiens canadiens notent que dès lors le chevalier est devenu l'homme nécessaire, l'homme de conseil, surtout par le tact avec lequel il vit entre Vaudreuil & Montcalm.

Lévis est envoyé à Montréal, emportant avec lui, dit M. Casgrain, « la fortune & la sagesse de l'armée¹. » Vaudreuil, qui reste en présence de Montcalm, écrit au chevalier, lui dit quel excellent effet va produire sa présence dans un endroit particulièrement menacé. « Vos sages & fermes dispositions en imposeront à l'ennemi; je connais votre zèle, votre prudence, vos ressources². » Peu après, Vaudreuil lui parle de l'effet « merveilleux » de son arrivée à Montréal : « Votre présence a rassuré & aguerri les dames, & les demoiselles, moins expérimentées, désirent faire éclater la confiance qu'elles ont en vous³. » Le gouverneur général conclut que le jeune maréchal-de-camp va devenir « le héros de la colonie & celui des cœurs : vous en méritez le titre par les excellentes qualités que vous réunissez. » La veille du jour où il est tué, Montcalm écrit à Lévis, & de sa main, contre son habitude, les dernières lignes probablement qu'il ait tracées⁴. Le matin du 13 septembre, au conseil de guerre où Montcalm décide de brusquer l'attaque, « Lévis seul, s'il eût été présent, aurait pu par son sang-froid », dit M. Casgrain, « calmer l'agitation du lieutenant-général, &, par l'ascendant qu'il exerçait sur lui, l'empêcher de précipiter l'action⁵. » Nous lisons dans le *Journal* d'un capitaine aide-major du régiment de Béarn⁶, que si M. de Lévis avait commandé en chef au Canada, les Anglais ne l'auraient pas pris, & que, s'il eût été à Québec en septembre 1759, nous aurions été vainqueurs à Abraham.

1. Casgrain, II, p. 143.

2. 10 août 59.

3. 18 août.

4. Casgrain, II, p. 223.

5. *Ibid.*, p. 246.

6. Malartic, pour qui Lévis demanda en décembre 1760 soit une commission de lieutenant-colonel, soit une pension.

C'est à Lévis que Montcalm mourant avait confié tous ses papiers; & quand l'évêque de Québec l'eut administré, il lui dit qu'il laissait les affaires du roi « entre de bonnes mains : j'ai toujours eu une haute opinion des talents de M. de Lévis. »

« On n'abandonne pas dix lieues de pays pour une bataille perdue! » s'écrie le chevalier, dès qu'il a rejoint Vaudreuil¹. Son arrivée rend confiance aux troupes battues. Bourlamaque déclare que les affaires vont être bientôt rétablies. « Il est inouï que M. de Ramesay ait rendu Québec, qui n'était ni attaquée ni investie! » s'écrie le successeur de Montcalm. Durant le dur hiver de 59-60, Lévis & Vaudreuil n'ont pas le temps de mettre un peu d'ordre dans la vie un peu folle que l'on mène à Montréal, surtout grâce à l'intendant Bigot; ils veulent reprendre Québec. « Le nouveau *Don Quichotte* (c'est ainsi que les Anglais appelaient Lévis) se vantait de venir dîner à Noël dans Québec, à l'ombre du drapeau français, — disaient certains rapports fantastiques². »

Comment Lévis osa-t-il attaquer l'armée victorieuse avec « 2,000 livres de poudre, 312 boulets, & les milices armées de fusils de chasse munis de couteaux? » C'est qu'il avait, par ses procédés, gagné le cœur de tous les Canadiens. De là cette bataille donnée à Sainte-Foye, « où se dressent aujourd'hui la colonne & la statue de Bellone, en souvenir de la lutte héroïque³ de Lévis & de Murray. » Tant qu'elle dura, il resta à cheval entre le feu des Français & celui des Anglais : les ennemis abandonnèrent au nouveau *Don Quichotte* toute leur artillerie, munitions, outils, morts & blessés. Bougainville proclame Lévis « notre père, puisque vous nous avez rendu l'honneur. » Vaudreuil dit que la journée de Sainte-Foye est mémorable « & entièrement votre ouvrage⁴. » Un capitaine anglais avoue que, si Lévis eût donné l'assaut dans les trois jours qui suivi-

1. Casgrain, II, p. 280, d'après le *Journal* de Malartic.

2. *Ibid.*, p. 327.

3. Casgrain, II, p. 345. Nous avons déjà insisté plus haut sur cette bataille dont la gloire appartient en entier à notre chevalier.

4. Lévis en a laissé le plan dans ses manuscrits.

rent, Québec retombait probablement aux mains de la France¹. Chacun, dans les deux camps, convenait qu'« une seule frégate » française, si elle arrivait devant Québec avant l'escadre anglaise, assurait le Canada à la France.

Mais la frégate que Lévis voit arriver le 9 mai, c'est une anglaise, le *Lowestoff*. Le 11, il ouvre le feu contre Québec, — dans quelles conditions, on le sait, — & le soir du 16 il bat en retraite sur Montréal; le 19, l'escadre anglaise tout entière arrivait; & c'est le 13 juin seulement que les Français reçoivent des nouvelles de France. « Le 8 septembre, Amherst eut la bassesse de refuser les honneurs de la guerre à la brave armée de Lévis, & d'exiger qu'elle ne servît pas de toute la guerre : il voulait venger la honteuse capitulation de Closter-Severn... Lévis brisa son épée, fit brûler les drapeaux, refusa de voir le général anglais². » Mais à Québec il vit Murray, & celui-ci, lors de son départ pour la France, « l'assura que l'Angleterre consentirait à rendre le Canada, à la condition qu'on n'y enverrait pas pour gouverneur-général M. de Lévis, vu qu'elle ne pourrait pas le reprendre³. »

En 1778, lorsque Desandrouins, autrefois ingénieur du Canada, & devenu alors lieutenant-colonel à Sarrelouis, compose son curieux mémoire sur la nécessité & les moyens de reprendre le Canada, il le soumet non seulement aux secrétaires d'Etat de la guerre & de la marine, mais à Lévis⁴. Dans la lettre qu'il écrit à son ancien chef, il montre combien il serait désireux d'amener le gouvernement à assiéger Québec : « Pour moi, je vous suivrai, mon général, n'eussiez-vous qu'une compagnie de grenadiers pour escorte... S'il est jamais question d'expédition, je serais (si j'étais dans votre capitale) à portée de vous donner les détails... Je souhaite avec ardeur qu'on vous mette en main toutes les forces que j'ai proposées :

1. Casgrain, II, p. 363, d'après *Knox's Journal*.

2. Casgrain, p. 403 & suiv.

3. *Ibid.*, p. 414, d'après le *Journal* de Malartic.

4. Il y joignait pour celui-ci un plan « de votre sanglante & glorieuse bataille du 28 avril 1760..., une des actions dont j'ai été témoin, à laquelle je pense le plus volontiers. »

nous prendrions Québec par son faible¹. » Mais la France ne devait plus posséder, comme le dit le prologue d'*Atala*, « dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire s'étendant depuis le Labrador jusqu'aux Florides, depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du Haut-Canada. »

*
* *

Nous avons étudié le rôle de Lévis surtout d'après son *Journal*, son caractère principalement à l'aide de ses *Lettres*. Le témoignage d'autrui nous aide à mieux définir les traits de sa physionomie que nous avons déjà pu distinguer, à en connaître même d'autres. Ministres qui l'ont jugé de loin, officiers qui l'ont apprécié de près, Canadiens qui estiment aujourd'hui, en toute connaissance de cause, ce qu'il a fait il y a plus d'un siècle, tous proclament son intelligence, son activité, sa bravoure, sa hardiesse même. Quelques-uns, & dont l'avis n'est pas le moins considérable, indiquent à quel point Lévis était discret, entêté de ses opinions, mais aussi opiniâtre à chercher la gloire du roi que souple à concilier des adversaires malheureusement obstinés; ils nous montrent encore dans notre chevalier un homme aussi capable de se coucher sur la dure, avec des sauvages, durant les fatigues de l'été, que d'organiser des fêtes pour les habitants des villes où il hiverne, pendant les loisirs de la mauvaise saison.

Le portrait du chevalier de Lévis est ainsi plus achevé. Peut-être n'est-il pas inutile, — aujourd'hui que le patriotisme des Canadiens a fait les frais d'une publication si intéressante, — de mettre en lumière le rôle, le caractère, les opinions d'un homme de guerre jusqu'ici assez imparfaitement connu, d'un fils du Midi Languedocien qui mérite de prendre place au milieu des capitaines distingués que ce pays a donnés à la France. Qu'il nous soit permis du moins de reproduire encore quelques lignes que M. l'abbé Casgrain consacre à cette illustration pyrénéenne. « Il s'est montré supérieur à tout ce qui l'environnait. Montcalm reconnaissait sa supériorité. Le che-

1. *Lettres & pièces*, p. 342.

valier fut le seul homme dont l'impérieux marquis subit l'ascendant. Il se sentait dominé par sa haute & froide raison, par l'empire qu'il avait sur lui-même, par la sagesse de ses conseils, par la prudence de sa conduite. Lévis avait plus de sûreté dans le coup d'œil, plus de largeur dans les vues, plus de sang-froid & de fermeté dans l'action¹. » Aussi bien l'un des plus brillants poètes français-canadiens² a-t-il lieu de saluer éloquemment le dernier maréchal-de-camp des dernières troupes françaises de la Nouvelle-France, & d'appeler celui que les sauvages Onontogûés avaient surnommé « le *Soleil suspendu* ».

Lévis, le dernier preux de la grande épopée.

Georges DOUBLET,

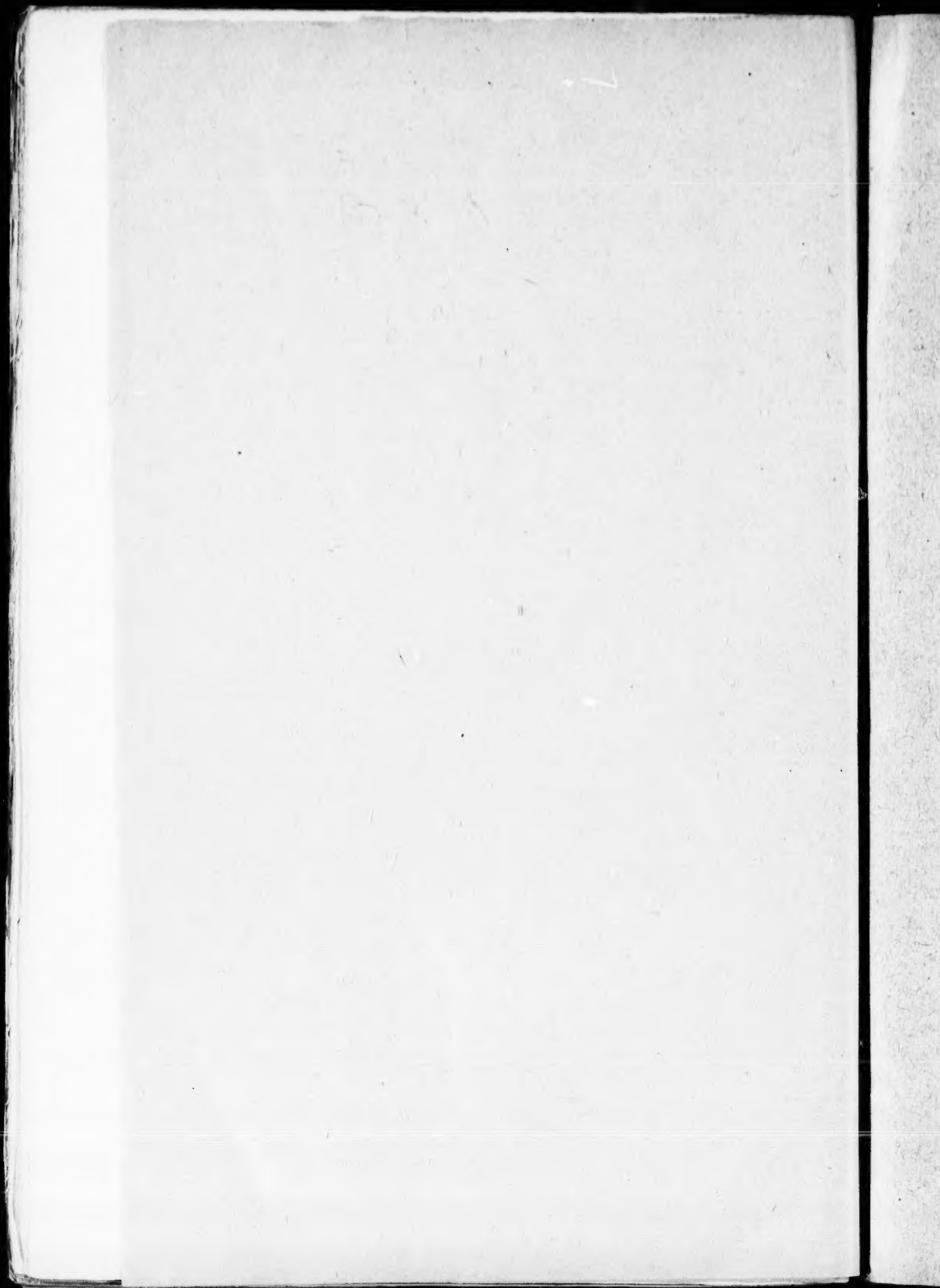
Ancien membre de l'Ecole d'Athènes,
professeur de rhétorique au Lycée de Foix.

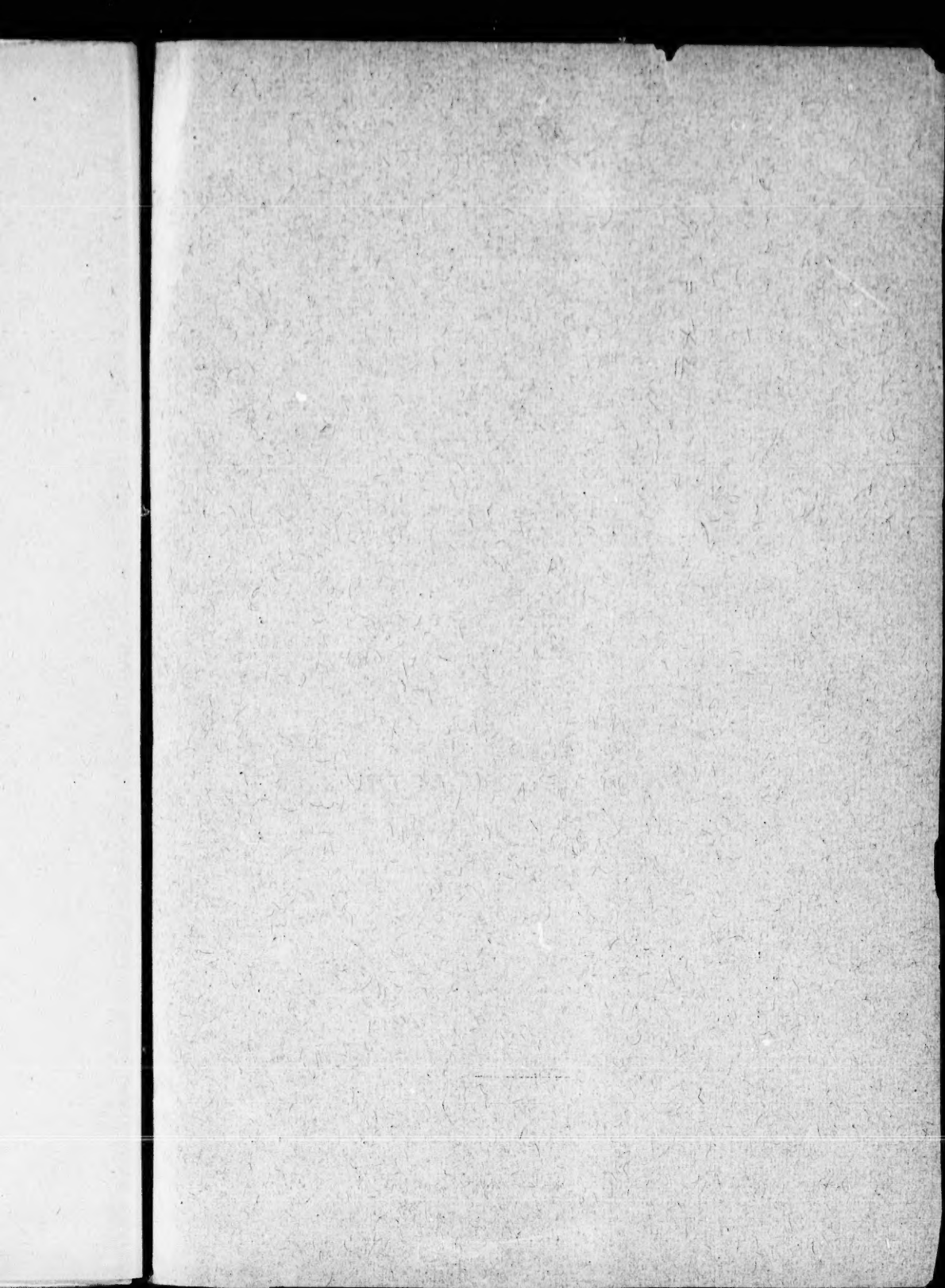
1. Casgrain, II, p. 425.

2. Fréchette.



as-
par
ls,
ns
g-
us
o-
es
les
t "





DU MÊME

- LE MUSÉE D'ALGER. Paris, Leroux, 1890, grand in-4° avec planches hors texte.
- LE MUSÉE DE CONSTANTINE. Paris, Leroux, 1892, grand in-4° avec planches hors texte. (En collaboration avec M. Gauckler.)
- AU SUJET DES RECENTES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES DANS LA GRÈCE MODERNE. Foix, Francal, 1893, in-8°.
- UNE EXCURSION A CONSTANTINOPLE. Foix, Gadrat, 1893, in-8°.
- LES ŒUVRES LITTÉRAIRES DE L'EMPEREUR HADRIEN. Toulouse, Chauvin, 1897, in-8°.
- LA COMPOSITION DE SALAMBO D'APRÈS LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT. Toulouse, Privat, 1894, in-8°.
- LES FOUILLES DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES. *Gazette archéologique*, 1888.
- INSCRIPTIONS DE POMPHIOPOLIS, DE CRÈTE, DE PAPHLAGONIE, DE DÉLOS, D'APAMÉE-CIBOTUS. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1888, 1889, 1892, 1893. — INSCRIPTIONS DE CARIE (en collaboration avec M. Deschamps). *Ibid.*, 1889, 1890. — INSCRIPTIONS D'EUBÉE (en collaboration avec M. Legrand). *Ibid.*, 1891.
- LA COLLECTION BALZAN ET GALÉA A SOUSSE. *Revue archéologique*, 1892.
- DEUX MONUMENTS ANTIQUES EN TUNISIE. *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1892.
- THÉSÉE ET LE MINOTAURE, MOSAÏQUE D'HADRUMÈTE. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1892.
- UN AMBASSADEUR ARIÉGOIS A CONSTANTINOPLE SOUS LA RÉGENCE. Extrait du *Bulletin de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts* (tome IV). Foix, imp. Pomès, 1894. — LA VIE MILITAIRE A FOIX ET LE RÔLE DU CHATEAU DE 1630 A 1675. *Ibid.* — LE MEURTRE DU CURÉ DELESCAZES, L'AUTEUR DU *Mémorial historique*. *Ibid.*
- INCIDENTS DE LA VIE MUNICIPALE A FOIX SOUS LOUIS XIV ET LOUIS XV. (Ce qui concerne Louis XVI est en préparation.) Extrait du journal *L'Avenir de l'Ariège*. Foix, imp. Gadrat, 1894 et 1895, 2 brochures in-16.
- UNE ILLUSTRATION PYRÉNÉENNE : LE CHEVALIER DE LÉVIS. Extrait de la *Revue des Pyrénées*. Toulouse, imp. Privat, 1895.

SOUS PRESSE

- CAULET, ÉVÊQUE DE PAMIER; SES DIFFÉRENDs AVEC LE CHAPITRE DE PAMIER ET CELUI DE FOIX, Paris, Picard, et Foix, Gadrat.
- LES PROTESTANTS A PAMIER SOUS L'ÉPISCOPAT DE CAULET. (*Annales du Midi*.)
- LE PEUPLE ET LE CLERGÉ DU PAYS DE FOIX SOUS L'ÉPISCOPAT DE CAULET. (*Revue des Pyrénées*.)